52e ANNÉE (6e SÉRIE) **N° 15** 11 AVRIL 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique ad instar participantium
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète	**18 fr.**
	Edition partielle.	**12 fr.**
ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.	

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Actes du Saint-Siège. — Actes de S. S. Pie XI, 225, 226, 229 et 230. — Saint Office, 225. — S. C. Consistoriale, 225, 226 et 231. — S. C. des Rites, 225, 229 et 231. — S. Pénitencerie, 225 et 230. — S. C. des Sacrements (Confirmation donnée par un simple prêtre), 226. — S. C. de la Propagande, 229. — Commission Pontificale du Code, 231. — Diarium de la Cour romaine, 230.

Questions de science ecclésiastique. — Quelle conduite un confesseur doit-il tenir avec des partisans d'Action Française? Peut-on penser qu'ils sont dans la bonne foi? Quelles réparations exiger d'eux avant de les admettre publiquement aux sacrements? Et à l'article de la mort pour accorder la sépulture ecclésiastique? Un curé peut-il admettre à la Sainte Table un partisan d'A. F., sous prétexte qu'il n'est pas son confesseur? 233. — Le confesseur extraordinaire d'une communauté a-t-il besoin de pouvoirs spéciaux pour confesser ordinairement une ou plusieurs des religieuses? 238.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : P. Siméon Vailhé, Jean Flory, 239; P. Janvier, V. Lemaître, 240.

PRÉDICATION

Pour le Vendredi Saint. — II. Jésus dans sa Passion, modèle de soumission à la volonté divine, 209.

Sermons pour Pâques. — I. Trois preuves de la divinité de Jésus, 218. — II. La Résurrection, gage de notre foi et de notre espérance, 220. — III. La résurrection spirituelle, 221. — IV. *Pour la bénédiction des enfants :* La sollicitude de l'Eglise à leur égard, 224.

En vente à nos Bureaux

La Prédication des choses qui nous entourent, par l'abbé BALLANCHE, in-12 de 522 p., franco 9 f. (lectures originales pour les paroisses rurales);

Du même auteur : Douze Chemins de Croix, in-12 de 100 p., franco 2 f. 50;

Le Chemin de la Croix à Jérusalem, par UN PÈLERIN, in-12 de 72 p., franco 1 f. 50.

La souffrance chrétienne *(Chemin de la Croix)*, par EBED-MYRIAM, in-12 de 35 p., franco 1 f.

En ces jours anniversaires, méditez, chers confrères, et faites lire aux âmes cultivées les **Entretiens sur le Discours après la Cène,** de Mgr H. MOISSONNIER (préface du T. R. P. Lagrange), un vol. in-12 de 240 p., 5 f., franco (France et colonies) 5 f. 75.

PETIT COURRIER

Q. — Au n° du 21 mars, p. 188 et suiv., vous critiquez le propos d'un prédicateur : « Il y a tant d'hommes pour qui la Rédemption est inutile! »

Cette expression m'en rappelle une autre, que l'on trouve dans nombre de paroissiens, manuels, cantiques, etc., à la 2e Station du Chemin de la Croix : « Ce qui l'occupe en ce moment, ce sont nos chutes sans fin et l'inutilité de son sang *pour le plus grand nombre* des pécheurs. »

Depuis que je suis curé quand j'arrive à cette phrase, je la modifie ainsi : «... pour *un grand nombre de pécheurs*. »

Une remarque venant de l'*Ami du Clergé* pourrait peut-être engager les éditeurs à modifier le texte.

R. — Votre réflexion est très juste, et nous la soumettons volontiers aux intéressés.

Q. — L'*Ami* pourrait il me faire savoir où je trouverais une *Vie* de sainte Rita, que mes paroissiens ont en grande vénération? D'où vient la popularité de cette sainte?

R. — Cette popularité lui vient sûrement des faveurs obtenues par son intercession : sainte Rita est la *Patronne des causes désespérées*. Prenez sa *Vie* par le chan. Léon Aubert, in-8 de 48 p., 3 f. 50, en vente à l'église St-Pierre du Petit-Mont-

rouge, Paris 14e, ou par le P. Verstrepen, in-32 de 144 p., 4 f. français, au Couvent des Pères Augustins, 3, rue de l'Académie, à Gand (Belgique).

Q — Pourrait on savoir quel est le sens exact de *prole pia* dans : « *Nos cum* PROLE PIA *benedicat Virgo Maria* » ? Certains traduisent : « le peuple chrétien »; d'autres : « son divin Fils. » Qui a raison ?

R. — La traduction du Bréviaire Romain par le P. Hugueny (Paris, Labergerie ; cf. couv. de 1934, p. 406, et *Ami* 1935, p. 91) porte : « Qu'avec son enfant si bon la Vierge Marie nous bénisse. » Nous croyons que tel est bien le sens exact.

Q — Pourriez-vous m'indiquer une édition du Catéchisme du Concile de Trente, de prix abordable et de format assez réduit, avec texte latin et bonne traduction française ?

R. — Je ne connais que *Catechismus Conc. Tridentini*, gr. in-32, 3 f., Paris, Gabalda ; — Mgr Doney, *Catéch. du Concile de Trente*, 2 vol. in-8, 25 f., Gabalda ; — autre trad. par l'abbé Dassance, 2 vol. in-8, 25 f., Paris, A. Blot.

Q — Je vous prie de vouloir bien indiquer un livre sur l'éducation sexuelle des enfants, livre de vulgarisation pour les mères

R. — Abbé G. Jacquemet, *L'éducation de la pureté*, in-12 de 220 p., 12 f., Paris, Bloud et Gay.

Q — Par la voie du Petit Courrier, veuillez me signaler une bonne collection d'exhortations aux pénitents.

R. — *Comes Confessarii*, par les PP. Franciscains, trad. de l'allemand, in-16 de 156 p., franco 8 f., Editions Salvator, à Mulhouse.

Quarante méditations sur la Passion de N.-S. Jésus-Christ, par Mère Clara Fey, fondatrice de la Congrégation des Sœurs du Pauvre-Enfant-Jésus. — In-32 de 318 p., 8 f. — Aubanel père, Avignon.

La structure de ces méditations est celle que préconise la méthode de S. Ignace : deux préludes, considérations qui, ici, se divisent invariablement en deux points, et, pour terminer, des résolutions. La Passion de Notre-Seigneur y est envisagée dans ses principaux épisodes et, au fur et à mesure, en sont déduites des leçons opportunes. Ecrites primitivement pour les Sœurs de la Congrégation sus-nommée, il n'est pas étonnant qu'elles abondent en allusions à la vie religieuse ; il n'en reste pas moins que dans leur ensemble elles ont trait aux seules vertus chrétiennes et, par suite, conviennent même aux personnes vivant dans le monde. Leur destination primitive fait comprendre pourquoi il ne faut pas y chercher des spéculations doctrinales approfondies, mais seulement le rappel de vérités essentielles qui servent de point de départ à un nouvel élan vers la piété. Dans les applications pratiques, on remarque une connaissance très nette de la vie spirituelle et de ses exigences.

Collection « Les belles histoires ». — E. Mariémy. — **S. François d'Assise.** — In-8° illustré de 64 p., 2 f., — « Les Editions du Clocher », 39 à 43, rue de Constantine, à Toulouse.

Indépendamment de son aptitude à édifier les âmes, la vie du Saint d'Assise possède un charme souverain. Il est facile d'y relever, notamment dans les épisodes des *Fioretti*, des détails qui ne le cèdent en rien, sous le rapport du merveilleux, aux contes de fées où se délectent les enfants. Ecrivant pour ces derniers, l'auteur, un des écrivains les plus réputés de la littérature enfantine d'après-guerre, a su choisir dans cette vie ce qui était le mieux adapté à ses jeunes lecteurs, à savoir, l'aspect extérieur, tout en s'efforçant de donner une idée sommaire de la sainteté, de l'œuvre, de la puissance de thaumaturge et du prestige du *Poverello*. Dans ce cadre, abondamment fragmenté pour faciliter l'attention, elle a inséré un récit plein de vie, où rien n'est sacrifié de la fraîcheur et de la simplicité des anciens documents qui nous renseignent sur S. François.

Albert Chérel, professeur à l'Université de Bordeaux. — **Le P. Marie-Bernard Hygonet, franciscain.** — In-12 de 65 p. — Bureaux de la *Revue franciscaine*, 36, rue Pierre-Duhem, Bordeaux.

Simple esquisse plutôt que biographie proprement dite, cette brochure retrace à grands traits la vie d'un religieux franciscain qui mourut en 1933, âgé d'environ 50 ans, après avoir enseigné la théologie en Suisse et exercé diverses fonctions en France. Quelques dates, quelques lettres, quelques paroles, c'est tout ce qu'on nous rapporte de lui ; c'en est assez cependant pour qu'il se manifeste avec une âme remplie d'une généreuse ardeur pour le service de Dieu et du prochain, et comme un directeur de conscience éclairé.

Paul Dailliez, S. J. — **Les rubriques de la messe :** I. *Extraits des rubriques générales du Missel ;* II. *Cérémonies de la messe basse ;* III. *Cérémonies de la messe solennelle.* — In-16 de 32, 52 et 55 p. ; 1 f. 50, 1 f. 75 et 1 f. 75. — Librairie Oscar Masson et Cie, 3, rue St-Martin, Cambrai.

Ces trois brochures sont des résumés aide mémoire permettant d'apprendre et de se remémorer facilement les prescriptions essentielles du Cérémonial. La première, dit l'auteur, est destinée « à ceux qui se servent (de l'Ordo) et qui doivent, pour cela, s'aider des « Rubricæ generales Missalis », de leurs « Additiones et Variationes » et des décrets de la Congrégation des Rites. C'est pourquoi on a surtout développé ce qui se rapporte aux oraisons, aux messes votives et aux messes des défunts. » La seconde suit pas à pas l'ordinaire de la messe basse et indique au fur et à mesure les gestes à accomplir ; en guise de conclusion, elle récapitule les actions du célébrant sous cinq titres : inclinations, position des mains, baiser l'autel, lever les yeux vers la croix, ton de voix. Elle indique aussi les particularités de la messe des morts, de la messe devant le St Sacrement exposé, de la messe de binage, ainsi que les règles de la distribution de la communion. La troisième, enfin, contient, en des colonnes parallèles, les fonctions du célébrant et de ses ministres au cours des différentes sortes de messes solennelles, des vêpres et de la bénédiction du T. S. Sacrement. — Les deux dernières conviennent éminemment aux séminaristes qui s'initient aux cérémonies vers la fin de leurs études de théologie. Elles rendront service également aux prêtres qui désireront vérifier un point des rubriques sans s'astreindre à consulter de volumineux traités.

L'Oraison dominicale et la Salutation angélique d'après S. Thomas, par l'abbé S. Bord. — In-32 de 130 p., 2 f. 50. — Paris, Desclée et Cie.

S Thomas d'Aquin, dans ses œuvres, traite à plusieurs reprises du *Notre Père* et du *Je vous salue*, en particulier dans deux opuscules, qui furent composés vers la fin de sa vie et semblent être le résumé du Carême qu'il prêcha à Naples en 1273. La présente brochure contient la traduction de ces deux opuscules, auxquels sont joints les commentaires 1° du *Pater* dans la *Somme Théologique*, IIa IIæ, q. LXXXIII, a. 9 ; 2° du *Pater* et de l'*Ave* d'après la *Chaîne d'Or* composée par S Thomas à la demande d'Urbain IV. Chacun de ces commentaires est précédé d'une introduction et accompagné de notes. Une double introduction contient des notions générales sur les deux textes qui font l'objet de cette étude. On ne peut qu'admirer la richesse de la doctrine que l'Ange de l'École a su extraire de ces courtes formules de prières.

BON - NATUREL - SAIN

BYRRH

PARFAIT TONIQUE

VIEILLE CURE DES PHOCÉENS — Y C D P — NICE

L'ALIMENT DE FORCE DES PRESBYTERES

VITALIMENT

DE LA VIEILLE CURE

Véritable rénovateur de la vie.

Contient à l'état assimilable :

MAGNÉSIUM - NATRIUM
CALCIUM - PHOSPHATES
VITAMINES

Quintessence alimentaire du **cerveau**, des **nerfs**, du **sang**, des **os**, des **muscles**. Relève le potentiel énergique physique et cérébral. **Préserve du cancer** (Profr Delbet). Fait récupérer le **poids** perdu, sans produire de graisse. **L'aliment des intellectuels.** 3 formes : Potage, Petit déjeuner, Tablettes à croquer (goût exquis). — **Echantillons gratis** aux Membres du Clergé. Ensuite remise de 30 °/. sur commandes. **Laboratoires de la Vieille Cure**, NICE (A.-M.).

OFFICE GÉNÉRAL DU LIVRE

14 bis, rue de Bagneux, PARIS 6e.

Successeur de
L'Office Général de Commission
Just POISSON

fournit aux conditions les plus avantageuses
TOUS les OUVRAGES français et étrangers
ainsi que la MUSIQUE religieuse et profane

REMISES SPECIALES
aux Séminaires, Institutions, Missions, Congrégations, Bibliothèques paroissiales et scolaires.

Nous nous chargeons gratuitement des abonnements aux revues, publications et journaux français et étrangers ainsi que de l'exécution de toutes reliures, travaux de luxe, missels, paroissiens, etc., et reliures courantes.

Nous fournissons aussi tous articles concernant le Clergé et le Culte : objets de piété, ornements d'église, statues et tous articles nécessaires aux Missions, Congrégations, etc.

Renseignements sur demande
Compte postal Paris 195.93.

VITRAUX

MAISON BESSAC - GRENOBLE, FRANCE

VINS DE MESSE

CAVES DES PRÉMONTRÉS

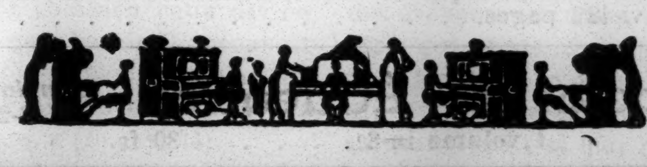
Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adresr correspce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hte).

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41 bis, Bd des Batignolles, PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE



ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

NOUVELLES PUBLICATIONS

DE LA

LIBRAIRIE LECOFFRE

J. GABALDA & Cie, Éditeurs

Rue Bonaparte, 90, PARIS (6e Arrt)

R. C. Seine N° 227.790 B — Chèques postaux : PARIS Cte N° 4589 — Téléphone : Danton 53.55

Collection d' « ÉTUDES BIBLIQUES »

Publiée sous la direction du **R. P. LAGRANGE**, des Frères Prêcheurs, Correspondant de l'Institut

Viennent de paraître :

Saint Paul. Première épître aux Corinthiens, par le **R. P. E.-B. ALLO**, O. P. Introduction, texte, traduction et commentaire. Un vol. in-8 raisin de CXII-516 pages. . . . . 100 fr.

Le Cantique des Cantiques. Introduction, commentaire et texte, par **G. POUGET**, C. M., et **J. GUITTON**, agrégé de l'Université. Un vol. in-16 de 187 pages. . . . . 15 fr.

Volumes précédemment parus :

L'Idéal religieux des Grecs et l'Evangile, par le **R. P. FESTUGIÈRE**, O. P. *Ouvrage couronné par l'Académie française.* Deuxième édition. 1 vol. in-8° raisin de 340 pages. . . 60 fr.

Géographie de la Palestine, par le **R. P. F.-M. ABEL**, O. P.

— Tome Ier : **Géographie physique et historique.** 1 vol. in-8° raisin de XXV-515 pages, 16 figures dans le texte, 17 planches hors-texte et 12 cartes . . . 100 fr.

— Le tome second : **Géographie politique. Les Villes,** qui terminera l'ouvrage, paraîtra en 1936.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DU NOUVEAU TESTAMENT

PREMIÈRE PARTIE

Histoire ancienne du Canon du Nouveau Testament, par le **R. P. LAGRANGE**, O. P. 1 volume in-8° raisin de VII-188 pages. . . . . 30 fr.

Sous presse :

DEUXIÈME PARTIE

Critique textuelle. II. **Critique rationnelle,** par le **R. P. LAGRANGE**, O. P. 1 vol. in-8° raisin de 600 pages environ.

(Le premier volume de la seconde partie sera traité par **M. DEVREESSE**).

Sous presse :

Le plus grand des Premiers Missionnaires de Saint Vincent de Paul

Jean le Vacher, prêtre de la Mission, vicaire apostolique et Consul de France à Tunis et à Alger. Mort à la bouche du canon, le 28 Juillet 1683, par Lucien **MISERMONT**, C. M., avec une lettre de Monsieur **SOUVAY**, Supérieur général, à l'auteur. 1 fort vol. in-8° rais., illustré. Prix . . . . 30 fr.

Collection « Les Saints »

[115] **Sainte Catherine de Sienne** (1347-1380) par le **R. P. LEMONNYER**, O. P. 1 vol. in-16 de 224 p., 9 fr. ; relié . . 15 fr.

[114] **Saint Benoît,** par le **R. P. Dom CABROL.** 1 vol. in-16, 9 fr. ; relié . . . . 15 fr.

A propos de la prochaine canonisation du **Bienh. Thomas MORE,** lire dans la collection « Les Saints » le très intéressant ouvrage de l'abbé Henri **BREMOND**. Un vol. in-12. Cinquième mille. 9 fr. ; relié 15 fr.

EUGÉNIE DE GUÉRIN. Journal. Texte complet. par Mgr Emile **BARTHÈS**, évêque de Verbe, auxiliaire d'Albi, Docteur ès Lettres, Un vol. gr. in-8° de XVI-422 pages. . . . . 30 fr.

Ordre social et Éducation *Semaine sociale de Nice* (22-29 juillet 1934). 1 volume in-8°. . . . . 30 fr.

Ami du Clergé du 11 avril 1935

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le Vendredi Saint. — II. Jésus dans sa Passion, modèle de soumission à la volonté divine 209.
Sermons pour Pâques. — I. Trois preuves de la divinité de Jésus, 218. — II. La Résurrection, gage de notre foi et de notre espérance, 220. — III. La résurrection spirituelle, 221. — IV. *Pour la bénédiction des enfants :* La sollicitude de l'Eglise à leur égard, 224.

POUR LE VENDREDI SAINT

II

JÉSUS DANS SA PASSION, MODÈLE DE SOUMISSION A LA VOLONTÉ DIVINE

Mes frères,

Le premier homme nous avait tous perdus en désobéissant à Dieu ; seule, une soumission sans égale pouvait nous faire rentrer en grâce avec le ciel. Ce fut donc une réparation de ce genre que Jésus-Christ, le nouvel Adam, offrit à Dieu pour nous. Quand on lit attentivement le saint Evangile, entre autres traits merveilleux, ce qui brille en la personne de l'Homme-Dieu, c'est son respect infini, son obéissance absolue envers son Père du ciel. L'empressement du serviteur le plus attentif au moindre regard de son maître, la docilité de l'enfant le plus affectueux qui devine les désirs de sa mère et se hâte de les exécuter, les prévenances les plus tendres et les plus dévouées de l'épouse à l'égard de son époux bien-aimé, faibles et imparfaites images qui nous donnent à peine une idée de la conformité absolue de Jésus à la volonté de son Père.

En entrant dans le monde, quelle fut sa première parole ? La voici, d'après l'apôtre S. Paul : « Mon Dieu, vous n'avez voulu ni des offrandes ni des sacrifices des hommes pour la rémission de leurs péchés. Mais vous m'avez formé un corps. Alors j'ai dit : Me voici, ô Dieu, pour faire votre volonté. » (Hébr., x, 5-8). C'était là son programme ; vous savez s'il l'a rempli. Comme Dieu, il avait la même volonté que son Père, mais une volonté différente comme homme. Or c'est justement cette volonté humaine qu'il a soumise en tout à la volonté de son Père pour lui témoigner son amour et réparer nos fautes. « Je suis descendu du ciel, disait-il, non pas pour faire ma volonté à moi, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé (Jo., vi, 38). Ce qui lui est agréable, c'est ce à quoi je me porte toujours. » (Jo., viii, 29). Et pour mieux nous montrer combien cette divine volonté lui était chère et quel besoin il éprouvait de l'accomplir en tout et toujours, il l'appelait sa nourriture : « Ma nourriture, affirmait-il, est de faire la volonté de mon Père. » (Jo., iv, 34).

Mais ce fut surtout à l'heure de sa Passion et de sa mort qu'éclata cette conformité parfaite qui nous frappe d'admiration. En effet, se soumettre à la volonté de Dieu serait très facile s'il n'y avait dans la vie que des jours heureux, des joies et des consolations. Aussi n'est-ce point là qu'est le mérite de cette vertu. Mais donnez moi une âme que la main de Dieu éprouve et afflige de mille manières, et qui néanmoins ne murmure ni ne blasphème, mais qui accepte tout avec une égale soumission, voilà, m. f., la pierre de touche de la vraie sainteté et ce qui force l'admiration de Dieu lui-même.

Or tel est l'exemple que le divin Maître nous offre dans le temps de sa Passion, où il se présente à nous comme le parfait modèle de la plus entière et de la plus filiale conformité à la sainte volonté de Dieu. Chrétiens, édifions-nous à ce spectacle et recueillons cette leçon. Mais auparavant tournons nos regards vers la croix qui a porté dans ses bras l'adorable victime de l'obéissance à toutes les exigences divines, saluons la croix qui a été l'autel de son sacrifice, la chaire de son enseignement et l'instrument de notre salut : *O crux, ave !*

I

Je n'ai pas besoin de vous l'apprendre : depuis le péché originel, la terre est devenue, selon le langage de l'Eglise, une vallée de larmes, où toutes les misères, semble-t-il, se sont donné rendez-vous. Dieu le veut ainsi pour punir nos péchés et éprouver en même temps notre fidélité et notre soumission. Mais, parmi les maux qui affligent la pauvre humanité, je serais tenté de mettre au premier rang les peines intérieures, surtout quand elles revêtent un caractère d'acuité et de continuité qui les rend particulièrement cruelles.

Sans doute, autour de nous, les événements sont tristes, l'avenir est plein d'incertitude, nous n'entendons que des paroles inquiètes. Mais quand nous nous replions sur nous-mêmes, le spectacle est plus lamentable encore. Nous y voyons tant de mécomptes et de désillusions, tant de désirs inassouvis, tant d'amitiés brisées, tant de beaux rêves anéantis, tant de projets avortés, tant de deuils qui ont dépeuplé notre foyer, enlevant ici une épouse, là des enfants, ailleurs des parents, tant de blessures encore saignantes aux endroits les plus délicats de notre cœur, tous ces mauvais souvenirs font monter les sanglots à notre cœur et venir les larmes à nos yeux.

Si le passé est sombre, l'avenir l'est-il moins ? Quoi que nous entreprenions, il faut compter sur des difficultés et des entraves, craindre toujours les revers de la fortune, les incertitudes du lendemain, le revirement des caractères, les surprises des événements. Puis, sans attendre les dangers réels qui ne viendront que trop, notre imagination toujours en travail en crée de chimériques, multipliant à plaisir les obstacles et les ennemis sur notre route et leur attribuant des proportions

fantastiques qui portent l'effroi dans notre âme. Oh! que S. François de Sales avait bien raison de dire qu'avant de supporter les autres il faut nous supporter nous-mêmes et prendre patience avec notre pauvre nature! Ces écarts de l'imagination peuvent devenir beaucoup plus crucifiants encore quand ils affectent la conscience. Aimer Dieu de tout son cœur, vouloir lui demeurer fidèle et douter de la sincérité de ses propres sentiments; faire tout son possible et se croire toujours sous les coups de la colère de Dieu; purifier sa conscience avec une exactitude qui n'est jamais satisfaite; donner à ses prières une attention qui paraît toujours défectueuse; vivre comme un saint et se regarder comme un damné, quel épouvantable supplice!

L'épreuve n'est pas moindre quand, au lieu d'un vain scrupule, elle s'appelle la tentation. Pour peu que nous soulevions le voile qui recouvre notre vie intérieure et que nous plongions un regard même furtif et rapide sur ce qui s'agite dans les bas fonds de notre âme, quel spectacle répugnant s'offre à nos yeux! Tant de pensées obscènes, tant de souhaits inavouables, tant de rancunes implacables, tant de jalousies dissimulées, tant de projets perfides, tant de sottes vanités, tant de froissements mesquins, tant de dépits secrets, tant de vaines complaisances en nous-mêmes, c'est humiliant, c'est affreux!

Ces mouvements honteux, ces tentations, les saints les combattent et les repoussent. Mais nous? Que de fois nous avons succombé! Oh! s'il fallait compter le nombre de fautes commises depuis que nous sommes sur la terre, quelle addition terrifiante! Il y a eu la première initiation au mal, puis les péchés ne se sont-ils pas multipliés d'une manière incessante à telle époque de notre vie, marquant chacune de nos journées de quelque souillure nouvelle: péchés de pensée, de parole, de regard, d'actes positifs, d'omissions coupables; péchés contre Dieu, contre le prochain, contre nous-mêmes; péchés de l'enfance, de la jeunesse, de l'âge mûr, de la vieillesse? Au soir de la vie, à la veille de paraître devant Dieu, l'effroi s'empare de l'âme quand elle se voit couverte de ce manteau d'ignominie. Comment, en cet état, affronter le regard du souverain Juge? On comprend la terreur du pécheur mourant quand on voit le juste lui-même à peine rassuré sur son sort. Serai-je sauvé? Serai-je damné? Question angoissante qui se pose inévitablement à l'esprit du vieillard, remords cuisants qui torturent ses dernières années.

Toutefois, j'ose le dire, si grandes que soient nos peines, la présence et les consolations d'un ami auraient vite fait de les adoucir et de les atténuer, pour une large part. Mais, à l'heure de l'infortune, où sont-ils, les amis? Ah! tant qu'on est dans la prospérité, on en trouve tant qu'on en veut: amis de jeu, amis de plaisir, amis de table, amis des risques à courir, ils foisonnent. Mais, aussitôt que le malheur est venu s'abattre quelque part, il faut voir comme ils se dérobent et disparaissent à l'envi. Les plaintes, les gémissements, les longs récits, les redites d'un affligé opèrent, sans qu'il s'en doute et contre son attente, le vide autour de lui. Alors, de se voir isolé dans son malheur, de constater que les appuis font défaut sur lesquels on avait compté, de sentir qu'on est seul à porter la croix, il se fait dans l'âme un mélange indéfinissable de tristesse, de découragement, d'ennui et de dégoût qui vous glace, vous abat, vous accable et vous annihile.

Voilà, m. f., un résumé trop pâle et trop incomplet des peines intérieures par lesquelles il plaît à Dieu de nous faire passer quelquefois et devant lesquelles, trop souvent, hélas! notre courage fléchit et notre lâcheté s'abandonne aux murmures contre la divine Providence. O chrétien, viens t'instruire à l'école de ton souverain Maître! Il a voulu ressentir ce genre de peines, en savourer toute l'amertume, en mesurer toute l'horreur, afin de t'offrir en sa personne un modèle accompli de la plus parfaite conformité à la sainte volonté de Dieu.

C'était le soir du Jeudi Saint, quelques instants après l'institution de l'Eucharistie. Jésus sortit du Cénacle en achevant sa prière et se dirigea avec ses apôtres vers un petit domaine situé aux portes de Jérusalem. C'est là qu'il avait coutume de venir chercher un peu de repos et de solitude. A l'extrémité du jardin se trouvait un massif de grands oliviers. Le Maître laissa à l'entrée ses disciples, à l'exception de trois: Pierre, Jacques et Jean, qu'il emmena avec lui sous les arbres. Il était arrivé à cette heure suprême où l'on a besoin de s'entourer de ses intimes. Tout à coup, dit l'Evangéliste, il commença à trembler, à être pris d'angoisse, à s'attrister et à tomber dans l'accablement. Et il leur dit: « Mon âme est triste jusqu'à la mort. Attendez ici et veillez avec moi. »

Ne nous étonnons point d'une crise aussi violente après le calme des derniers discours. C'est l'histoire de toute âme dans les grandes épreuves. De loin on a de la force, et cette force, on la retrouve ensuite quand le malheur est venu. Mais entre ces deux moments, il y en a un où l'âme se sent comme submergée dans la douleur. Les plus forts sont près de défaillir. Jésus, précisément parce que son âme était d'une pureté parfaite, avait une sensibilité exquise. Il était accessible, comme ne l'a jamais été aucun homme, à toute émotion légitime. Celle-ci fut effroyable.

Tout à coup, comme il achevait ces mots, il fut comme emporté par l'angoisse à la distance d'environ un jet de pierre. Là, il tomba la face contre terre, priant et disant: « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi! Cependant non pas ce que je veux, mais ce que vous voulez! » Quelque temps après, sentant que la douleur l'accable, il se lève et revient vers ses Apôtres. O douceur de l'amitié! Même les plus saints, même les plus forts ne peuvent se passer de son secours. Mais, ô tristesse du cœur de l'homme, qui fait

toujours défaut quand on en a le plus besoin ! il les trouva qui dormaient. Et il dit à Pierre : « Simon, tu dors ? Tu n'as pu veiller une heure seulement avec moi ? »

Après ce mot d'une si inexprimable angoisse, il s'éloigna une seconde fois, et comme l'agonie continuait et redoublait d'intensité, il se mit à prier plus ardemment, et il disait : « Mon Père, toutes choses vous sont possibles. Que ce calice passe loin de moi ! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que vous voulez. » C'est comme un cri, un suprême appel à tout ce qu'il y a d'amour et de puissance en son Père.

Accablé de ces pensées, il se lève une seconde fois, il revient à ses disciples. Mais, hélas ! il les trouva qui dormaient encore. Leurs yeux étaient appesantis et ils ne savaient que lui répondre. Ce spectacle acheva de le briser. Il les laisse, revient à la même place et tombe de nouveau à genoux. Mais il était à bout de forces. Et voilà, dit l'Evangéliste, qu'une sueur abondante, comme des grumeaux de sang, commença à couler jusqu'à terre. La souffrance morale, elle aussi, était devenue si intense, qu'il en résultait une sorte de désorganisation physique. Et comme les amis de la terre le délaissaient, un ange du ciel apparut et vint le fortifier. Eternelle leçon pour ceux qui devraient consoler et qui s'éloignent à l'heure de l'épreuve, et pour ceux aussi qui souffrent, et qui, voyant inutiles et absentes les consolations de la terre, devraient compter sur l'ange du ciel qui ne manque jamais.

Telle fut la scène douloureuse du jardin des Oliviers, mais je ne vous en ai retracé que l'extérieur. Qui dira sous quelles pensées s'affaissa ainsi Jésus, quels sentiments firent éclater ce cœur si fort et couchèrent la victime toute sanglante sous les oliviers ? Essayons de sonder cet abîme. Etait-ce donc la vue anticipée de tous les tourments, de sa Passion qui plongea le divin Maître dans cet océan de douleurs ? Sans doute, il était homme et sujet à l'effroi. Etait-ce l'abandon de ses disciples à cette redoutable approche de la souffrance qui redoublait ses angoisses ? Il n'est pas permis d'en douter. Jésus était, autant que nous, sensible à l'amitié ; vous l'avez vu, il cherchait des consolations auprès de ses Apôtres. Mais persuadez-vous bien que la vraie, la première, la principale cause de son agonie, ce fut le péché, la seule chose opposée à Dieu, le seul mal capable d'attrister un Homme-Dieu et de faire de ce Dieu de gloire un Dieu humilié et souffrant.

Représentez-vous ce divin Sauveur sur lequel, comme l'avait dit le prophète, le Seigneur avait mis toutes les iniquités du monde. Ce juste, qui n'avait jamais connu le péché, se trouva donc couvert des péchés de toutes les nations, des péchés de tous les siècles, des péchés de tous les états et de toutes les conditions : péchés des grands et des peuples, péchés des riches et des pauvres, péchés des parents et des enfants, péchés des prêtres et des laïques. Il se vit submergé par tous ces crimes comme par les flots d'une mer immense, avec cette différence que les fleuves, en entrant dans la mer, s'y confondent et s'y perdent au point qu'il n'est plus possible de les distinguer les uns des autres, tandis que, dans cet abîme de péchés, dans cette mer de douleurs dont son âme était inondée, Jésus discernait sans confusion toutes les espèces de péchés pour lesquels il allait souffrir ; il se représentait avec toute la vivacité de sa pénétration divine les blasphèmes de l'impiété, les emportements de la colère, les scandales de la débauche, le venin de la médisance et de la calomnie, la perfidie de l'envie, les audaces de l'hypocrisie, les obstinations et l'endurcissement des pécheurs. Et se voyant enveloppé de tous ces crimes comme d'un manteau d'ignominie, il se faisait horreur à lui-même, il ne se regardait plus qu'avec dégoût.

Mais ce qui l'affligeait surtout, c'était de se voir, en cet état, maudit et repoussé de son Père. Il l'appelle, il crie vers lui, et son Père semble ne pas l'entendre, il ne répond pas à sa plainte, il le laisse aux prises avec sa souffrance, alors que le besoin de secours se fait sentir davantage. Autrefois, Dieu le regardait avec un visage souriant et paternel ; maintenant il ne lui montre qu'un visage courroucé, il le regarde comme un criminel, et la vue de ce criminel lui fait en quelque sorte oublier son Fils. Oh ! pour un cœur aimant comme Jésus, quel épouvantable supplice ! [1].

Tout autre aurait renoncé à la lutte et abandonné une mission impossible à la nature. Loin de Jésus pareille faiblesse ! Une plainte filiale, une humble crainte, bien compréhensible, d'être inférieur à sa tâche, un appel au secours divin, un cri de douleur, oui ; mais un murmure, un reproche, une défection, une lâcheté, jamais ! Quelque amer que soit le calice, quelque pesante qu'apparaisse la croix, quelque terrifiante que s'annonce l'épreuve, pourvu que la volonté de Dieu s'accomplisse, il suffit, j'accepte tout, je me soumets à tout.

Telles étaient les dispositions de sa sainte âme. Il avait beau prier, le ciel restait sourd à ses gémissements. N'importe ! Il se remettait à prier sans se rebuter. Ses inquiétudes, ses ennuis, ses alarmes, ses combats intérieurs, bien loin de lui donner quelque relâche, croissaient au contraire jusqu'à le faire tomber en défaillance et lui causer une sueur de sang : il recommençait à prier, répétant toujours les mêmes paroles, unissant sa volonté à celle de Dieu et, comme un vaillant athlète, ne quittant point le champ de bataille sans avoir fait violence au ciel.

Tout d'un coup, en effet, voilà ses frayeurs dissipées, ses répugnances évanouies, son courage relevé. La plus parfaite sérénité succède dans son âme aux plus violents orages. Ce n'est plus le même homme : plus rien qui l'étonne, plus rien qui l'arrête. Il revient vers ses Apôtres, non plus

[1] Bossuet, 1er sermon pour la Passion, 3e point.

pour leur dire, comme précédemment : « Ne vous endormez pas, ne m'abandonnez point ! » mais : « Dormez maintenant, » si vous le voulez, je suis assez fort sans vous, je n'ai plus besoin de votre appui. Il ne leur témoigne plus ni tristesse, ni crainte, ni hésitation, mais dans le feu et l'ardeur qui le transportent, il hausse la voix, il les presse, il les excite : « Allons, dit-il d'un ton vif et assuré, levez-vous et avançons. » Il ne se retire plus à l'écart ni à l'endroit du jardin le plus solitaire, comme s'il eût craint d'être découvert et aperçu de ses ennemis, mais il va au devant d'eux, il les aborde, il les interroge, il leur demande quel dessein les amène et contre qui ils sont envoyés. S'ils lui répondent que leur commission regarde Jésus de Nazareth, il ne se dissimule point, il ne se dérobe point : « C'est moi, me voilà ! » Et si la majesté de son visage, si le ton de sa voix leur cause une telle épouvante qu'ils en sont tous renversés, il leur permet de se relever, il leur répète : « Je vous ai déjà dit que je suis ce Jésus que vous cherchez, faites votre besogne. » Enfin quand, par un excès de zèle pour son Maître, Pierre tire l'épée et frappe un des valets du grand-prêtre, il condamne l'impétuosité de cet apôtre trop ardent, il lui retient le bras, il guérit la blessure que Malchus avait reçue, car il ne peut souffrir qu'on mette la moindre entrave à ce que son Père désire de lui, à l'ouvrage dont il est chargé [1].

Quel exemple pour nous, m. f. Ah ! quand Dieu nous éprouve, quand il nous envoie des peines intérieures comme celles que je vous ai dépeintes, au lieu de murmurer, de nous révolter, de parler follement, comme dit la Sainte Ecriture (Job, I, 22), imitons notre divin Sauveur, courbons le front sous la main de Dieu, versons des larmes, plaignons-nous à lui, — ce n'est pas défendu, — mais en soumettant toujours notre volonté à la sienne, en répétant après lui : *Fiat !* Vous le voulez ainsi, mon Dieu ? Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne ! « Faites de moi tout ce qu'il vous plaira, car tout ce que vous ordonnez à mon sujet ne peut être que bon. Si c'est votre volonté que je sois dans les ténèbres, soyez-en béni ; si vous voulez m'inonder de votre lumière, soyez de nouveau béni ; si vous daignez me consoler, soyez-en béni également ; si vous voulez m'affliger, soyez-en toujours béni [2]. » Alors l'ange du Seigneur, répondant à votre prière, viendra vous dire au nom de Dieu : « Courage, bon et fidèle serviteur ! » et fortifier votre âme par une mystérieuse onction de courage, de patience et de résignation qui rendra votre douleur moins cruelle et la pénétrera de mérites pour le temps et pour l'éternité.

Rien ne nous aidera mieux à acquérir cette grâce qu'un regard sur le crucifix. C'est ce que nous allons faire dès maintenant, en nous tournant vers la croix et en lui adressant à la fois notre salut et notre prière : *O crux, ave !*

[1] Bourdaloue, Entretien sur l'Agonie de Notre-Seigneur.
[2] *Imitation*, l. III, ch. XVII, n. 2.

II

M. f., c'est un thème devenu banal que de déplorer la malignité des hommes. Le genre humain se partage entre différents peuples qu'une haine inconciliable anime les uns contre les autres : de là tant de guerres avec leur sinistre cortège de dévastation et de carnage. Entre habitants d'un même pays, d'une même cité, la concorde règne-t-elle davantage ? Chaque jour, les journaux n'étalent-ils pas sous nos yeux de longues colonnes de vols, de crimes, d'attentats de toutes sortes ? Même dans le sanctuaire de la famille, que de jalousies, que de rancunes, que de désunions, que de méchancetés ! Où trouver la justice et la charité ? Auraient-elles donc, ainsi que le croyaient les anciens, quitté la terre ? Mais jamais cette perversité des hommes ne parut avec un éclat plus lugubre que dans la Passion de Notre-Seigneur. Il y a eu de grands crimes sur la terre ; il s'y commet parfois de ces forfaits qui jettent le monde dans la stupeur, et cependant, non, rien de pareil à ce qui eut lieu alors ne s'est jamais revu. Il semble que le monde, malade depuis si longtemps, ait eu, à ce moment, comme une crise où son mal ait atteint sa dernière, sa plus haute puissance : tous les genres d'iniquités se rencontrant dans un seul acte. Voyez ces flots de peuple qui sillonnent les rues de Jérusalem : prêtres, magistrats, soldats, juifs, païens, toute la société est là, comme prise de délire et s'acharnant contre Dieu ! Il serait difficile de dire en détail toutes les indignités dont la capitale de la Judée fut pendant deux jours le théâtre. Il me semble pourtant que ce qui frappe le plus dans ce déchaînement universel des passions contre Jésus-Christ, c'est la bassesse et la cruauté, c'est-à-dire les deux vices les plus capables de nous faire souffrir, et à plus forte raison de blesser une nature aussi délicate que celle du Fils de Dieu.

La bassesse ! Je la vois dans toutes les âmes. Portez vos regards du jardin des Oliviers au tribunal de Caïphe, du tribunal de Caïphe au prétoire de Pilate : pas un cœur noble, pas une âme où il reste tant soit peu de dignité, partout l'avilissement, dans les disciples, dans le peuple, dans les juges, dans les bourreaux.

Les disciples ! C'est de leurs rangs que sort le traître qui va livrer Jésus-Christ ! Ah ! si un scribe, si un pharisien, si l'un des ennemis bien connus de Notre-Seigneur avait eu ce triste courage, j'en aurais été moins étonné. Mais non ! c'est un homme qui a été choisi pour ami par le divin Maître, un homme qu'il a honoré de sa confiance, un homme qui a vécu dans son intimité, un homme qui a vu ses miracles, qui a été témoin de la virginale innocence de sa vie, qui connaît la bonté de son cœur, qui n'a jamais éprouvé que ses bienfaits, un homme qui a peut-être mangé sa chair et bu son sang à la Cène, c'est cet homme-là, dis-je, qui va, non pas seulement le dénoncer, mais le vendre, et le vendre pour trente pièces d'ar-

gent, c'est-à-dire pour un vil prix, puis le livrer à ses ennemis ; c'est cet homme-là qui, le marché fait, revient à la tête d'une bande de vauriens, approche ses lèvres de celles du Fils de Dieu et le trahit hypocritement, le désignant à ses complices par le signe de l'amitié, par un baiser ! O Jésus, que le calice où vous commencez à boire est amer ! Et cependant vous n'en êtes encore qu'à la première goutte.

Ici une pensée vient spontanément à l'esprit. Mais les autres Apôtres, où sont-ils donc ? Que font-ils ? Car le bruit des pas de cette troupe, le cliquetis des armes, la lueur des flambeaux ont dû les réveiller de leur torpeur. Sans doute, ils bondissent d'indignation devant l'attitude de leur odieux compagnon, ils vont s'interposer entre Jésus et ses agresseurs, lui faire un rempart de leurs corps, le défendre au péril de leur vie. Tout à l'heure, quand il leur annonçait sa passion prochaine, l'un d'eux ne s'écriait-il pas : « Allons, suivons-le tous et mourons avec lui » ? O misère de notre pauvre nature ! ô inconstance du cœur humain ! ô vanité des amitiés de la terre ! Quand vient l'heure du danger, tous ses disciples oublient leurs promesses, tous prennent la fuite, saisis de frayeur ; tous l'abandonnent lâchement entre les mains de ses ennemis.

Tous ? je me trompe. Il en est un cependant qui prend l'épée pour le défendre, qui s'apprête à frapper et qui s'attache ensuite à ses pas, ne pouvant se résoudre à le laisser seul affronter la mort. Vous l'avez reconnu : c'est Pierre, le chef des douze, le disciple de choix. Mais combien de temps soutiendra-t-il ce beau zèle ? Hélas ! qu'il suffira de peu de chose pour abattre son courage ! A la voix d'une servante, le voilà qui a peur, qui se trouble, qui perd toute son ardeur et qui maintenant proteste et jure qu'il ne connaît pas Jésus-Christ. Que dites-vous, Pierre, que vous ne le connaissez pas ? Mais ce Jésus, c'est celui qui est venu, il y a trois ans, vous vous en souvenez bien, vous chercher sur votre barque ; c'est celui dont vous avez vu la gloire sur le Thabor, la puissance en tant de miracles ! Vous ne le connaissez pas ? Mais c'est celui qui vous a fait chef de son Eglise, celui que vous avez proclamé vous-même le Fils de Dieu, celui pour lequel, hier encore, vous promettiez de verser jusqu'à la dernière goutte de votre sang ! Ah ! vous le connaissiez bien, tant que la foule se pressait sur ses pas ; vous le connaissiez bien, il y a quelques jours seulement, quand on chantait l'*Hosannah* sur son passage. Mais maintenant qu'il est abandonné, maintenant qu'il faudrait se déclarer, se dévouer pour lui, vous avez tout oublié, vous ne le connaissez plus. Quelle ingratitude !

Eh bien ! cette ingratitude, cette bassesse, Jésus l'a rencontrée, non seulement dans ses disciples, mais encore dans son peuple. Pauvre peuple, si tendrement aimé ! Autrefois il courait après Jésus, il le suivait au bord des lacs, sur le penchant des montagnes, à travers les sables du désert. Autrefois il lui apportait ses enfants à bénir, il lui amenait ses malades à soulager et à guérir, il voulait en faire son roi. Et maintenant le voilà furieux, et maintenant il demande sa mort ! Et pas un des malades qu'il a guéris, et pas un des morts qu'il a ressuscités, et pas un de ceux qui ont mangé le pain miraculeux au désert ne se lève pour sa défense ! Il n'y a pas un homme de cœur dans cette multitude pour dire aux faux témoins : « Vous mentez ! » L'ingratitude a glacé toutes les âmes ; toutes les lèvres sont muettes ; ou plutôt non, c'est un effrayant concert de voix qui demandent qu'on l'enlève, qu'on l'attache à la croix : « *Tolle, tolle, crucifige eum!* Pas de grâce pour lui, qu'on délivre Barabbas, un grand criminel, mais que Jésus soit crucifié ! »

Voilà donc le Fils de Dieu rebuté de tous ceux qu'il a aimés : de ses disciples, de son peuple. Trouvera-t-il du moins un appui dans ceux qui sont ici-bas les représentants de la justice de Dieu, les magistrats, ou dans ceux qui sont les représentants de sa miséricorde, les prêtres ? Non, m. f., partout c'est la même bassesse : magistrature, sacerdoce, tout est avili, tout est dégradé. O honte ! voilà des vieillards, des pontifes, c'est-à-dire des hommes qui ont reçu la double onction de l'âge et du sacerdoce, qui commencent contre le Juste par excellence une procédure inique. De faux témoins viennent mentir devant eux et se contredire : on les écoute sans horreur. Et Jésus est traité comme un vil criminel aux tribunaux d'Anne et de Caïphe. Il pourrait leur dire comme l'avocat de Louis XVI aux Conventionnels : « Je cherche en vous des juges, je ne vois que des accusateurs. »

Mais, s'il n'y a pas une ombre de justice dans toute la nation juive, ne s'en trouvera-t-il pas du moins un peu dans le cœur du représentant de Rome, de Rome qui se vante d'être la patrie du droit ? Non, il n'y aura pour Jésus-Christ de justice nulle part. Pilate sait bien que Jésus est innocent, que l'envie seule l'a livré entre ses mains. Il le reconnaît, il le proclame bien haut : « Je ne vois, dit-il aux Juifs, rien à reprendre en cet homme, je ne vois rien dans sa conduite qui mérite un châtiment. » Montez donc sur votre tribunal, ô Pilate, et dites à cette foule insensée : « Vous voulez la tête d'un innocent, mais dussé-je y perdre ma fonction et ma vie, vous ne l'aurez pas ! » Pilate n'a pas ce courage. Quand il entend parler de César, quand il lui faut choisir entre les faveurs populaires, les bonnes grâces de l'empereur et son devoir, il fait taire sa conscience. Après avoir proclamé une dernière fois que Jésus est innocent, par un étrange renversement de toute justice, il le livre aux bourreaux et permet qu'on le crucifie.

Vous le voyez donc bien, m f., toutes les plus misérables passions du cœur humain, l'avarice, l'ingratitude, la lâcheté, l'injustice se liguent, semble-t-il, pour faire souffrir Notre-Seigneur. Mais, en même temps que ces hommes sont vils,

ils sont barbares, et il n'y a d'égale à leur bassesse que leur cruauté. Qu'ils aient condamné le Saint des Saints, c'était un grand crime, sans doute ; mais enfin je comprendrais encore que, pour se débarrasser d'un censeur importun, ils en soient venus là. Mais ce que je ne puis admettre, c'est qu'ils aient pris plaisir à faire souffrir leur victime, c'est qu'ils se soient acharnés sur elle, c'est qu'ils se soient ingéniés pour le torturer et qu'ils aient mêlé dans son calice les injures aux douleurs.

Les injures ! Ils l'en ont abreuvé. Dès le premier moment, avant même qu'aucune sentence ait été portée, on lui crache à la face en plein tribunal ; en présence de ses juges, un valet peut impunément lui donner un soufflet. Mais quand un homme a reçu cet outrage, si son sang bouillonne dans ses veines, s'il se jette sur l'insolent et lui donne la mort, la justice humaine n'ose pas le condamner. Mais n'importe qui, même un valet, un esclave, peut à son aise souffleter Jésus. Et comme si ce n'était pas assez, on se moque de lui : un roi le fait habiller en fou et le donne en spectacle à toute sa cour. Du palais d'Hérode la pauvre victime est ramenée au corps de garde. Nouveaux outrages : « Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente, voilà ce fou qui s'imagine être roi des Juifs. Hérode l'a habillé de blanc, mettons-lui cette vieille casaque d'écarlate pour lui en faire un vêtement de pourpre. Puisque c'est un roi, plaçons sur sa tête une couronne d'épines. Elle ne tient pas assez : enfonçons-la à grands coups de bâton. Donne ta main, roi des Juifs, tiens ce roseau en guise de sceptre [1]. » Et l'on se prosterne devant lui, on l'insulte, on le frappe, on lui arrache les cheveux et la barbe.

Puis, quand on est las de ce genre d'amusement, on passe à un autre, plus cruel encore. On l'attache à une colonne et, s'armant de fouets, on le bat à coups redoublés, on fait voler sa chair en lambeaux. Quand Pilate le présente au peuple, il n'a plus l'apparence humaine : son corps n'est plus qu'une plaie d'où le sang s'échappe goutte à goutte. Il y aurait de quoi attendrir des cœurs de tigres ; et cependant la rage de ses bourreaux n'est pas encore assouvie. Quand on l'a ainsi meurtri, on le charge d'une lourde croix et on le pousse rudement sur le chemin du Calvaire. Regardez, m. f., la sainte victime gravissant péniblement la montagne de son sacrifice; il n'en peut plus, il tombe à terre par trois fois. N'importe! on le force à reprendre sa marche, il faut qu'il aille jusqu'au bout, qu'il boive le calice jusqu'à la lie.

Arrivés au sommet du Calvaire, les bourreaux s'emparent de ce corps tout sanglant et lui arrachent brutalement ses vêtements collés aux plaies de la flagellation. Puis ils le couchent sur la croix, tirent violemment ses membres meurtris et déchirés, enfoncent à grands coups de marteau des clous dans ses mains et dans ses pieds : on entend craquer et se disjoindre les os. C'est horrible! Enfin, ils redressent la croix et la laissent lourdement retomber dans la fosse creusée pour la recevoir. Jésus apparaît maintenant aux regards d'une foule immonde accourue de tous les quartiers de Jérusalem pour se repaître du spectacle de son agonie. Les misérables ! A l'heure où la souffrance des plus infâmes criminels commande la pitié et devient respectable et sacrée, eux, ils battent des mains ; ce sang, ces plaies les transportent de joie : leur victime est à la fin, et, pour que tout souffre en elle, et l'âme et le corps, ils insultent à ses suprêmes douleurs, leurs dérisions redoublent, les plaisanteries cruelles se pressent sur leurs lèvres et c'est au bruit de cet infernal concert que Jésus rend le dernier soupir.

Voilà, m. f., ce que notre divin Maître a eu à endurer des hommes. Etonnez-vous encore s'ils vous donnent à souffrir. Hélas! En est-il parmi vous qui n'ont pas connu, un jour ou l'autre, la douleur de se voir trahis par ceux qu'ils regardaient comme leurs meilleurs amis, payés d'ingratitude par leurs obligés, de s'entendre odieusement calomnier, accuser injustement, de se sentir déchirés par les coups de langue, minés par les moqueries et les critiques perfides d'une basse jalousie, de ne trouver aucun appui, aucune défense, même auprès des gens de bien ? En de telles circonstances, l'indignation, la colère, le dégoût nous montent au cœur et nous ne respirons que représailles et que vengeance. Insensés qui ne voulons pas voir dans les créatures de simples instruments, exécuteurs des volontés de Dieu !

Rappelons-nous donc l'exemple de Notre-Seigneur. Comment a-t-il supporté la persécution ? Avec une soumission parfaite à la volonté de son Père. Il est le Tout-Puissant et personne, ainsi qu'il le déclare à Pilate, n'a sur lui aucun pouvoir ; il pourrait appeler les anges à son secours et il en viendrait aussitôt plus de douze légions. Mais alors comment s'accompliraient les Ecritures qui marquent tout ce qui doit se passer ? Ne faut-il pas qu'il boive le calice que lui a présenté son Père? Et il se laisse arrêter, garrotter comme s'il avait abdiqué toute sa puissance. Qui ne peut résister à la force, quelquefois se peut sauver par la fuite, qui ne peut éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse; il lui reste une voix pour gémir et réclamer contre l'injustice. Or Jésus s'est ôté toutes ces facultés : tout est lié en lui, jusqu'à la langue. Il ne répond pas quand on l'accuse, il ne se plaint pas quand on le frappe, et jusqu'à ce cri confus que forme le gémissement, triste et unique recours de la faiblesse opprimée, par lequel elle tâche d'attendrir les cœurs et d'exciter leur pitié, il ne plaît pas à mon Sauveur de se le permettre. Bien loin de s'emporter jusqu'aux murmures, on n'entend pas même le son de sa voix, il n'ouvre pas seulement la bouche.

« Ce n'est plus un homme, dit le Prophète, c'est un ver de terre. » Je le veux bien, mais un ver de

[1] Bossuet, 1er sermon pour la Passion, 2e point.

terre fait encore quelque effort pour se retirer, se soustraire à la douleur, tandis que Jésus demeure immobile, sans rien faire pour éluder les coups par le moindre mouvement. Que fait il donc dans sa Passion ? Il se livrait, dit l'Ecriture, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement, à tous ceux qui l'insultaient et le maltraitaient ; il se donnait à eux pour faire tout ce qu'ils voulaient. On le veut baiser, il donne ses lèvres ; lier, il présente ses mains ; souffleter, il tend la joue ; frapper à coups de bâton, il tend le dos ; flageller, il tend les épaules. On l'accuse devant Caïphe et devant Pilate : à peine s'il prononce quelques mots pour sa justification. Hérode et toute sa cour se moquent de lui, il autorise tout par son silence. On l'abandonne aux valets et aux soldats, il s'abandonne encore plus lui même. Cette face si majestueuse qui ravissait d'admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de la canaille. On lui arrache les cheveux et la barbe : il ne souffle mot. C'est une pauvre brebis qui se laisse tondre sans ouvrir la bouche. Mettons-lui ce lambeau de pourpre : voilà mes épaules ; cette couronne d'épines : voilà ma tête ; ce sceptre de roseau : voilà mes mains. Ah ! maintenant, ce n'est plus un jeu, la sentence de mort a été prononcée. Donne ta main qu'on la cloue : tenez, la voilà. L'autre : la voilà encore. Enfin, assemblez-vous, Juifs et Romains, peuple et soldats, redoublez vos coups et vos insultes ; qu'il devienne l'unique objet de votre fureur comme un scélérat, de votre risée comme un insensé. Provoquez-le, mettez-le au défi : « Descends de ta croix. » Il n'en fera rien. C'est la volonté de mon Père que je sauve le monde par mes souffrances, par ma croix. Que cette divine volonté soit faite et non la mienne !

Quand nous déciderons nous, m. f., à mettre cette leçon en pratique, à suivre l'exemple de notre Sauveur ? Quand comprendrons-nous que la seule attitude du chrétien en butte à la contradiction des hommes, c'est le recours à la prière, le silence et la soumission au bon plaisir de Dieu qui se sert des créatures pour nous éprouver ? Tournons-nous encore vers la croix : qu'elle nous obtienne d'imiter Jésus qui n'opposait que son silence aux outrages et aux cruautés de ses bourreaux : *O crux, ave !*

III

Aux peines intérieures, aux persécutions des hommes, vient s'ajouter pour nous une autre source de douleur : la maladie, les infirmités, la mort. La maladie ! Bien rares sont ceux qui n'ont pas déjà reçu sa visite et éprouvé ses rigueurs. Elle repassera certainement encore, un jour ou l'autre, il faut nous y attendre. Or. m. f., la maladie, c'est la souffrance, et la souffrance, c'est l'ennemie qui met notre pauvre corps à la torture, nous prive des agréments et des jouissances d'ici-bas, nous enlève des forces et nous achemine à grands pas vers la mort. Qu'elle se localise en quelqu'un de nos membres, c'est l'infirmité, mille fois plus pénible encore, l'infirmité avec ses variétés sans nombre, qui étend ou retire, disloque ou relâche, agit sur le tout ou sur la moitié, cloue le corps immobile ou le secoue par un tremblement nerveux. Mais la maladie, comme l'infirmité, n'est que la préface de la mort, terme fatal auquel il faut tous aboutir et qui ne souffre point d'exception.

A l'apparition de cette sinistre visiteuse, quel que soit notre âge, nous ressemblons tous à ce roi de Juda qu'un prophète venait d'avertir de sa fin prochaine : la stupeur s'empare de nous et puis c'est une tristesse déchirante qui s'exhale en plaintes toutes semblables à celles d'Ezéchias : « Faut-il donc si tôt quitter la vie, comme, à la fin de la nuit, le berger replie sa tente ? Comme le tisserand coupe le fil de sa toile, Dieu retranche le fil de mon existence lorsqu'elle ne faisait que commencer. » (Is., XXXVIII, 12-13). Ainsi la mort est l'indésirable par excellence, ce qui s'oppose le plus à notre nature. Elle nous violente, elle nous livre assaut et ne nous soumet qu'en ennemie : *inimica mors*. (I Cor., XV, 26). Elle attente à notre immortalité native, à cette faim et à cette soif de vie ; elle disjoint, elle brise et sépare ce qui devait être toujours uni, et pour opérer ses ravages elle promène avec elle tout un sinistre cortège : incertitude de son heure, agonie qui la précède, affres qui l'accompagnent, décomposition qui la suit, tombeau, vers, pourriture, ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, rien ne lui manque de ce qui peut exciter l'horreur et inspirer l'effroi.

Mort, infirmités, maladie, quel accueil leur faisons-nous ? Sans doute, nous ne sommes pas de ces révoltés qui se soulagent par le blasphème et se font de la croix une arme contre Dieu, nient ses perfections et jusqu'à son existence, afin de pouvoir mépriser et injurier à souhait l'aveugle fatalité à laquelle ils attribuent leurs maux. Mais, hélas ! nous sommes pour la plupart des impatients, nous murmurons, nous manifestons par des soupirs à fendre l'âme l'étonnement que nous éprouvons de nous voir malheureux. Qu'ai-je donc fait à Dieu, disons-nous, pour qu'il m'envoie une pareille épreuve ? Je ne l'ai pourtant jamais offensé gravement, je vivais en bon chrétien, et le voilà qui s'acharne contre moi ! Nous n'osons pas dire que Dieu est injuste, mais nous trouvons qu'il serait plus juste de nous traiter moins sévèrement. Si nous n'allons pas jusqu'à dire qu'il n'est pas bon, nous estimons qu'il serait bien meilleur de nous donner le bien-être à la place de la douleur. Nous aggravons nos souffrances par des comparaisons attristantes, ne prenant garde qu'à ceux qui nous paraissent plus heureux, sans songer à ceux qui sont plus éprouvés que nous. Nous subtilisons quelquefois avec une mauvaise foi mal dissimulée. J'accepterais, dit-on, toute autre infirmité, plutôt que la mienne, ou encore. ce qui m'impatiente, ce n'est pas cette maladie,

mais le manque d'argent pour me faire soigner, la peine que je donne à mon entourage, le renversement de mes projets, l'abandon de mes bonnes œuvres, le vide que va faire ma disparition. Ah ! nous paraissons bien ignorer les conseils de S. François de Sales, qui recommandait d'avoir patience, non seulement d'être malade, mais de l'être de la maladie que Dieu veut, au lieu où il veut, entre les personnes qu'il veut, avec toutes les incommodités qu'il veut, tout le temps qu'il veut.

Bref, c'est toujours par un refus, sous une forme ou sous une autre, que nous répondons à Dieu quand il nous envoie l'épreuve de la maladie, quand il fait peser sur nous la croix de l'infirmité, quand il nous donne le signal de la mort. Oh ! que nous avons grand besoin de nous rappeler l'exemple de Notre-Seigneur, sa conformité si parfaite à la volonté de son Père, principalement dans les dernières heures de son supplice ! Terminons par ce récit.

Les Juifs ont arraché à Pilate la condamnation du Sauveur. Il n'y a pas un instant à perdre : si la victime allait leur échapper ! Vite, on apporte la croix, on la place sur les épaules de Jésus et le cortège s'organise. En tête le centurion et l'escouade de soldats romains chargés de maintenir l'ordre et de procéder à l'exécution. Puis le condamné. Les pontifes et les scribes venaient ensuite comme des fauves acharnés à leur proie. Enfin se pressait en arrière une multitude bruyante, cette foule qu'on trouve autour de toutes les exécutions, les uns attirés par la curiosité, d'autres par une commisération tardive et impuissante, beaucoup par une haine féroce et la soif du sang. Bien des siècles auparavant, Isaac avait gravi la même montagne, chargé du bois de son sacrifice. « Père, disait-il à Abraham, je vois le glaive et le bûcher, où est donc la victime ? » Et il s'était laissé lier sans protestation ni révolte. Plus soumis qu'Isaac, sachant le sort qui l'attendait, Jésus montait au Calvaire, pour s'y livrer à ses bourreaux et obéir à son Père du ciel. Il s'en ira au supplice, avait dit le prophète, comme une brebis qu'on mène à la boucherie.

Chemin faisant, quelques bons cœurs s'apitoyèrent cependant sur son sort. Ce fut d'abord un homme de Cyrène, nommé Simon, qu'on obligea à porter la croix à sa place, et qui, irrité d'abord, ne tarda pas à comprendre quelle grâce on lui faisait en prétendant le contraindre. Puis ce fut une sainte femme, Véronique : fendant la foule, elle s'approcha de Jésus et avec un linge essuya les souillures de son visage. Ce furent enfin des femmes de Jérusalem, à qui le spectacle de sa douleur arracha des larmes et des sanglots. Et toutes ces marques de sympathie, Jésus les reçut avec reconnaissance, méritant ainsi aux malades et aux mourants les consolations qui adoucissent leur triste sort. O chrétien, bénis donc la bonté de ton Dieu : il proportionne toujours l'épreuve à nos forces et met la grâce à côté de l'épreuve. Au chevet des souffrants il amène un bon prêtre, une sainte religieuse, quelques amis pieux autant que dévoués : c'est la goutte de miel sur le bord du calice dont elle tempère l'amertume.

Il est dit dans l'Evangile qu'en arrivant au sommet du Golgotha on présenta à Jésus une coupe de vin mêlé de fiel et de myrrhe, breuvage narcotique préparé par quelques nobles dames de Jérusalem et destiné à paralyser la sensibilité du condamné et à atténuer pour lui les horreurs de la sanglante agonie. Le Sauveur y trempa les lèvres pour ne pas contrister les mains pieuses qui lui offraient ce soulagement, mais il ne voulut pas le boire, sa volonté étant de rester sensible aux moindres étreintes de la douleur et de savourer le calice jusqu'à la lie. Qu'ils méditent cette leçon, les malades entêtés qui refusent de se soigner, non par vaillance, mais par esprit de contradiction, par ténacité d'esprit personnel, par crainte des remèdes à prendre ! Jésus n'a pas refusé de goûter le remède préparé à son intention ; nous faisant comprendre qu'il y a dans le soin prudent de la santé un devoir formel que Dieu nous impose, en même temps que la résignation à tout ce qu'il décidera par rapport à nous.

A côté des malades entêtés, il y a les malades difficiles qui se plaignent de tout, de la maladie qui est longue, ennuyeuse, torturante, du médecin qui ne connaît pas son affaire puisqu'il ne les guérit pas, de leurs parents, de leurs serviteurs qui les soignent mal. Qu'ils viennent au Calvaire, ces éternels mécontents, qu'ils osent comparer leurs souffrances à celles de Jésus. Peut-on imaginer un supplice plus douloureux, plus infamant que le sien ? Ce n'est ni la lapidation prescrite par la loi de Moïse pour les crimes religieux, ni le glaive comme le droit romain l'avait réglé pour les crimes d'Etat, c'est la croix, supplice ignoble et affreux, réservé aux criminels de bas étage : il fallait déshonorer la victime avant de la tuer. Représentez-vous donc la douleur que devait ressentir le patient quand on enfonça les clous dans ses pieds et dans ses mains, quand on éleva la croix, quand on la laissa retomber lourdement dans la fosse creusée d'avance pour la recevoir. La tension des muscles, l'inflammation des plaies, la congestion du sang à la tête, aux poumons et au cœur, l'angoisse inexprimable résultant d'une position contre nature, une fièvre intense sur un pareil lit et une soif ardente torturaient le condamné sans le tuer. C'était une sorte d'épouvantable pilori où l'on avait le temps de savourer et d'épuiser toute l'amertume de la mort. Plusieurs ne mouraient que de faim au bout de trois et quatre jours et quelquefois davantage. Il fallait la plupart du temps les achever en leur brisant les genoux.

Vous vous plaignez que pendant votre maladie le gaspillage est érigé en règle chez vous : Jésus n'a-t-il pas vu, du haut de sa croix, ses vêtements tirés au sort et partagés entre les soldats ?

On vous manque d'égards, on vous résiste, on

se joue de vous. Je vous entends, mais Jésus n'a-t-il pas connu des outrages pires encore ? Voyez la foule défiler devant sa croix, cette foule sans pitié qui se presse autour des échafauds, toutes les nuances de la curiosité malsaine, du mépris, de la haine, de la raillerie cruelle y apparaissent tour à tour. Ceux qui passaient, dit l'évangéliste, blasphémaient contre lui, en branlant la tête et en disant : « O destructeur du temple de Dieu, qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même et descends de la croix ! » Puis c'étaient les princes des prêtres, les anciens et les scribes, tels des oiseaux de proie qui se repaissent de carnage. Ils se moquaient de lui et disaient entre eux : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même ! Qu'il descende de la croix et nous croirons en lui ! » Il n'y avait pas jusqu'aux larrons crucifiés à coté de lui qui ne joignissent leurs railleries à celles de la foule. Jésus voyait ces tigres, il entendait ces cris, ces insultes, cette dérision cruelle de l'homme qui va mourir, et ne répondait rien. A la fin cependant il ouvrit les lèvres : ce ne fut que pour exprimer une parole d'excuse, de pitié, de clémence : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Qui refuserait le pardon à ses frères, à ses offenseurs, quand Jésus expirant l'a imploré pour ses meurtriers ?

Il y a des malades égoïstes, uniquement occupés d'eux-mêmes ; leur conversation est un monologue d'hôpital où ils ne vous font grâce d'aucun détail, d'aucune souffrance. Leurs pensées sont le point central de l'humanité, rien n'existe en dehors d'elles. Il faut qu'on s'occupe d'eux sans cesse. Quelle différence avec l'attitude de Notre-Seigneur sur la croix ! Lui, il souffre en silence, il ne cherche sa consolation qu'en haut, il n'ouvre les lèvres que pour prier et s'entretenir avec son Père. Oh ! n'allez pas voir en lui un de ces orgueilleux philosophes, comme il y en avait alors, qui affectaient d'ignorer la souffrance et lui jetaient ce défi dédaigneux : « Douleur, tu n'es qu'un vain mot ! » Point de morgue dans notre divin Modèle, rien de décourageant pour notre faiblesse. C'est un Dieu, mais c'est un homme aussi, qui ressent la peine, la tristesse, l'angoisse du corps et de l'âme comme nous. Une soif horrible le torture ; simple dans la douleur, il en fait l'aveu : « J'ai soif ! » Est-ce un nuage qui passe de nouveau sur son âme, comme au jardin des Oliviers, et la plonge dans un abîme d'effroi, de dégoût, de tristesse ? Ah ! vraiment ce calice est trop amer, le fardeau du péché trop lourd, la colère de Dieu trop redoutable. Aussi laisse-t-il échapper cette plainte d'une infinie douceur, mais d'une douleur navrée : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Pauvres âmes affligées, pourrez-vous jamais assez remercier votre Jésus d'avoir été jusque-là votre frère ? Quel abri pour votre faiblesse, quelle liberté laissée à vos gémissements, quelle justification de vos plaintes filiales, quelle consécration de vos pleurs ! Quand un Dieu demande grâce, qui vous reprochera d'implorer merci ?

Mieux encore : au plus fort de son angoisse, Jésus s'oublie lui-même pour penser aux autres. Un de ses compagnons de supplice, éclairé et touché par tant de patience, reconnaît la divinité de celui qu'il nomme maintenant son Seigneur, et, avec le pardon de ses propres fautes, il lui demande une place dans son royaume. Et Jésus de lui répondre sur-le-champ : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis. »

Un instant après, le Sauveur aperçoit au pied de sa croix sa mère et son disciple préféré, tous deux plongés dans la douleur et les yeux baignés de larmes. A ce spectacle, son cœur de fils et d'ami s'attendrit et cherche une consolation, une récompense pour les deux êtres qui l'ont le plus aimé. Le premier de ses miracles avait été pour sa mère : sa dernière pensée sera pour elle. Lui disparu, qui veillera sur Marie, qui en prendra soin ? Il regarde S. Jean, et il la lui confie, sûr que le cœur d'un tel ami ne manquera jamais à sa mère ; en même temps, par un de ces retours de délicatesse dont il avait le secret, il lègue S. Jean à Marie, encore plus sûr qu'une telle mère ne manquera jamais à son ami.

Malgré sa souffrance, il était toujours en pleine possession de son âme, et la douleur, si intense qu'elle fût, ne pouvait apporter le moindre trouble à l'exercice de ses facultés. D'un coup d'œil, il parcourt donc tout l'ensemble de sa carrière de Rédempteur. Il voit toutes les prophéties accomplies, le péché réparé, la peine due aux crimes des hommes effacée, la tyrannie du démon abolie, l'homme réconcilié avec Dieu, le ciel ouvert de nouveau, la volonté de son Père amoureusement obéie jusqu'en ses moindres désirs. Quand il eut terminé l'œuvre de la création, Dieu, dit l'Ecriture, vit toutes les choses qu'il avait faites : toutes étaient parfaitement bonnes. En achevant l'œuvre de notre Rédemption, le Fils de Dieu peut se rendre un témoignage analogue. « Tout est consommé, » peut-il dire, ma tâche est entièrement remplie, ma mission terminée, je puis maintenant quitter la terre. Alors, d'une voix forte que tous peuvent entendre : « Père, s'écrie-t-il, je remets mon âme entre vos mains ! » Et en disant ces mots, il inclina la tête et rendit le dernier soupir. Depuis le commencement jusqu'à la fin, sa vie n'avait été qu'un long et perpétuel acquiescement à la volonté de Dieu son Père. Que cet exemple ne soit pas perdu, mais qu'il trouve en nous des imitateurs.

* *

On raconte qu'un jour Notre-Seigneur apparut à sainte Gertrude, tenant d'une main une couronne de fleurs et de l'autre une croix. « Ma fille, lui dit-il, choisis ce que tu veux pour ton partage. » C'était le bonheur ou la souffrance qui lui étaient proposés ; la sainte le comprit. — « Seigneur, répondit-elle, décidez vous-même ; moi, je ne demande qu'une chose : l'accomplissement de votre sainte volonté. » Voilà le langage et les sen-

timents de tout vrai chrétien, que sa vie soit remplie de joie ou semée d'épreuves. Dieu est le maître, tout ce qu'il ordonne est bien, que sa sainte volonté soit faite. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR PAQUES

I

TROIS PREUVES DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS

Mes frères,

Nous imaginons facilement le désappointement et la déconvenue des amis de Notre-Seigneur au soir du Vendredi Saint, et nous en avons la preuve dans la parole des disciples d'Emmaüs : « Nous avions espéré que ce serait lui qui délivrerait Israël. »

Ces trois sombres journées sont maintenant évanouies. Le Christ est ressuscité. Les saintes femmes, Pierre, Jacques, les onze, puis les disciples, pendant quarante jours, l'ont vu, ont parlé, ont vécu avec lui, et sa résurrection a confirmé la certitude qu'ils avaient que leur Maître, Jésus, était le Fils de Dieu. La résurrection est pour les Apôtres et pour tous les chrétiens la preuve fondamentale de la divinité de Jésus-Christ.

Et parce qu'il est le Fils de Dieu, Notre-Seigneur a réalisé ce que nul homme n'a pu faire : il a réussi à se faire croire, à se faire aimer, à se faire adorer.

I

Notre-Seigneur a demandé la foi en sa parole et en sa personne, et il l'a obtenue.

Il s'est présenté au peuple juif comme un maître apportant une doctrine nouvelle, et dès les premiers jours où il parle dans les synagogues, les Juifs sont dans l'étonnement (Marc, I, 27) ; où a-t-il appris ce qu'il enseigne ? Sa science, en effet, dépasse toutes les données humaines ; elle nous apprend les grands mystères de notre religion pour la vie présente et la vie future. Et cette science, où l'a-t-il puisée ? En Dieu son Père : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé ; si quelqu'un fait la volonté de Dieu, il saura, par son expérience, que ma doctrine est de Dieu. » (Jo., VII, 16).

Parce que sa doctrine vient de Dieu, Notre-Seigneur exige la foi en sa parole comme condition de salut : « Celui qui croit en moi sera sauvé... Celui qui croit aura la vie éternelle. » Il rappelle cet enseignement à Marthe, à l'heure où il vient ressusciter son frère Lazare : « Je te le dis, celui qui croit, alors même qu'il serait mort, vivra. »

Et cette foi, il l'obtient.

Le jour où la femme de Samarie le trouve au puits de Jacob, Jésus l'éclaire sur les égarements de sa conduite et la pardonne.

Elle retourne en son pays. Elle narre la rencontre extraordinaire qu'elle vient de faire. Les Samaritains, curieux, viennent à leur tour ; ils prient Notre-Seigneur d'aller chez eux et il y reste deux jours. Et l'Evangile dit : « Un grand nombre crurent en lui à cause de sa parole et disaient à la Samaritaine : Ce n'est pas à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde » (Jo., IV, 42).

Notre-Seigneur exige la foi en lui, mais comme condition de ses bienfaits, et il l'obtient.

Il sortait de la maison de Jaïre où il venait de ressusciter la jeune défunte. Deux aveugles le suivirent (Matth , IX, 27) en criant : « Jésus, fils de David, ayez pitié de nous ! » Lorsqu'il fut arrivé à la maison, les aveugles s'approchèrent de lui : « Croyez-vous que je puisse le faire ? — Oui, Seigneur. » Alors Jésus toucha leurs yeux : « Qu'il soit fait comme vous croyez. » Et leurs yeux s'ouvrirent.

Vous connaissez la foi profonde des apôtres en leur Maître : le jour où il leur demande : « Qu'est-ce que les hommes pensent de moi ? — Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Elie, ou Jérémie, ou quelque prophète. — Et vous, qui pensez-vous que je suis ? » Et Pierre, dans sa foi ardente, de répondre : « Vous êtes le Fils du Dieu vivant. »

Après la Cène, dans ce long et magnifique discours où il épanche son cœur, comme pour affermir la foi de ses Apôtres qui pouvait faiblir à l'heure de la Passion, Jésus leur dit : « Que votre cœur ne se trouble point ; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. » Et quand le discours est terminé, les Apôtres de lui dire : « Voici que vous nous parlez ouvertement, maintenant nous voyons que vous savez toutes choses ; voilà pourquoi nous croyons que vous êtes sorti de Dieu » (Jo., XVI, 30).

Aussi la résurrection de Notre-Seigneur n'a fait que confirmer la foi des Apôtres en la divinité de leur Maître, et au jour de la Pentecôte nous les entendrons proclamer l'une et l'autre à la face de tout Israël.

Cette foi en Jésus-Christ, m. f., est celle des millions de catholiques de l'univers. Depuis dix-neuf siècles, la doctrine de Jésus-Christ, étudiée par les plus belles intelligences, est la seule qui réponde aux besoins de l'âme humaine ; la morale de Jésus-Christ est la seule qui maintienne les hommes dans la vertu et règle d'une façon équitable les relations sociales. La foi en Jésus-Christ, c'est la vraie lumière, la vraie force, la vraie consolation.

Sully-Prudhomme mourant cherchait à retrouver la foi de son enfance. François Coppée vint le voir et comme il lui affirmait ses convictions religieuses : « Ah ! Coppée, vous ne savez pas combien vous êtes heureux ! »

Jésus-Christ demande la foi en sa personne. Il l'a obtenue parce qu'il est le Fils de Dieu.

II

Jésus-Christ a demandé l'amour et l'a obtenu.

Se faire aimer n'est pas chose facile sur terre. Vous possédez la force, l'autorité : vous pouvez vous faire craindre et obéir. Vous possédez la science, le talent : vous pouvez vous faire admirer. Mais se faire aimer, ouvrir une âme et s'y installer en maître, voilà qui est souverainement difficile. Et voilà ce que Jésus a fait.

Il veut être aimé. Et nous constatons dans l'Evangile cette douce et puissante attraction qu'il exerce sur les âmes. Il voit dans leurs barques de pêcheurs André et Simon. Il les connaît déjà : ils étaient disciples de Jean-Baptiste, mais ce jour-là son regard est si doux, sa voix si prenante que les deux hommes le suivent quand il leur dit : « Venez, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Plus loin Jacques et Jean subissent la même attraction, de même tous les apôtres, tous les disciples.

Jésus veut être aimé de tous les hommes.

Pourquoi les foules le suivent-elles dès qu'il se présente dans un pays ? Intérêt : la guérison des malades. Curiosité : le miracle qui étonne. Peut-être, mais il y a en même temps un sentiment d'amour divin que Jésus fait naître et qui amènera un jour ces âmes à la conversion. Si tant d'hommes se sont convertis à la parole de Pierre au matin de la Pentecôte, c'est que Jésus les avait préparés depuis très longtemps en gagnant leurs cœurs : « Je suis venu jeter le feu de l'amour sur terre, et je n'ai qu'un désir, c'est qu'il s'allume. »

Jésus veut être aimé au dessus de tous.

Dieu étant l'amour infini, a déposé dans le cœur de l'homme une étincelle de ce brasier ardent qu'il est lui-même. C'est pour cela que l'amour est la plus grande puissance humaine et qu'il crée des liens infrangibles au sein de la famille et entre les amis.

Si grands, si nobles, si sacrés que soient l'amour familial et l'amitié, puisque c'est Dieu qui a créé ces liens entre les hommes, au-dessus plane en maître l'amour de Dieu. Aussi Jésus devait dire : « Si quelqu'un aime son père, sa mère, son époux, son épouse, son fils, sa fille plus que moi, il n'est pas digne de moi. » Au-dessus de l'amour des parents, des enfants, des amis, il y a place pour l'amour de Jésus-Christ.

Et cet amour, il l'a obtenu.

Il avait annoncé : « Quand j'aurai été élevé au-dessus de terre, j'attirerai tout à moi. » Si Jésus a souffert, s'il est mort pour l'humanité, les chrétiens ont su souffrir et mourir pour Jésus.

Voyez les Apôtres arrêtés, emprisonnés, flagellés et disant : « Nous ne pouvons pas ne pas parler, ne pas annoncer ce dont nous sommes les témoins » : la résurrection de Jésus-Christ.

Ecoutez S. Paul : « Cinq fois les Juifs m'ont donné trente-neuf coups de fouet ; trois fois j'ai été battu de verges, une fois j'ai été lapidé, trois fois j'ai fait naufrage et j'ai passé un jour et une nuit perdu en mer... mais rien ne pourra me séparer de l'amour de Jésus-Christ. »

Voyez aussi l'amour des premiers chrétiens et des martyrs pendant trois siècles. Et dans toutes les persécutions, aujourd'hui au Mexique, en Russie, vous trouverez des chrétiens qui acceptent la souffrance et la mort plutôt que de renoncer à leur foi.

« Pierre, m'aimes-tu plus que les autres ? » La parole dite à l'Apôtre après la résurrection, combien d'âmes l'ont entendue depuis ! Ne cherchez pas davantage, m. f. Voilà le secret de toutes les vocations sacerdotales, religieuses, missionnaires. « Pierre, m'aimes-tu ? » Voilà le secret de toutes les œuvres de zèle, de dévouement, de charité désintéressée parmi les chrétiens. « Pierre, m'aimes-tu ? » Voilà la parole que Notre-Seigneur nous adresse à tous : celle qu'il vous adresse chaque matin à votre réveil pour réclamer de vous une journée passée dans le devoir accompli chrétiennement, car Jésus a dit : « Si vous m'aimez, vous observerez mes commandements. »

Jésus-Christ a demandé aux chrétiens l'amour, et il l'a obtenu, parce qu'il est le Fils de Dieu.

III

Enfin, m. f., Notre-Seigneur a demandé l'adoration, et il l'a obtenue.

Pendant sa vie mortelle, il ne pouvait et ne devait révéler sa divinité que progressivement. Cependant les prières qui lui furent adressées, lui furent adressées en tant que Fils de Dieu.

Nous voyons Pierre, Jacques et Jean prosternés devant lui, la face contre terre, au jour de la Transfiguration. Nous voyons l'aveugle-né qui le cherche dans le Temple pour le remercier. Notre-Seigneur lui demande : « Crois-tu au Fils de Dieu ? — Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? — Tu l'as vu, c'est lui qui te parle. » Et le miraculé se prosterne devant lui.

Le bon larron sur la croix lui dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. » Qu'est cela, sinon reconnaître la divinité du Sauveur et le prier comme on prie Dieu lui-même ? Et c'est en Dieu que Jésus répond : « Je te le promets, tu seras avec moi dans mon paradis. » L'apôtre Thomas, l'incrédule, n'a qu'une parole, et c'est une parole d'adoration, quand Jésus apparaît une deuxième fois aux onze dans le Cénacle : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Depuis dix-neuf siècles, cette reconnaissance de la divinité de Notre-Seigneur, ce culte d'adoration lui est rendu par toute la terre.

La foi et l'amour, ces deux grandes puissances, se sont unies pour élever partout des temples à la gloire du Fils de Dieu fait homme.

Pourquoi nos magnifiques cathédrales, nos somptueuses églises et nos modestes chapelles de campagne ? Uniquement pour abriter le tabernacle où réside Jésus-Christ, uniquement pour rendre à Jésus le culte d'adoration réservé à Dieu seul. Devant lui se prosternent nos grands savants

chrétiens, parce que Jésus, Fils de Dieu, lumière du monde, est venu lui-même les éclairer. Devant lui se prosternent les modestes travailleurs, parce que Jésus, Fils de Dieu et Fils de Marie, a tenu un rabot en ses mains, pour sanctifier le travail. Devant lui se prosterne l'impressionnant cortège de toutes les douleurs humaines, parce que Jésus, Fils de Dieu, a souffert pour nous aider à porter nos misères.

Notre-Seigneur a demandé l'adoration et l'a obtenue, parce qu'il est le Fils de Dieu.

* *

M. f., ce matin, avec les apôtres, les martyrs et les saints du ciel, avec tous les fidèles de la terre qui ont chanté l'*Alleluia* de la Résurrection, offrons à Jésus de Nazareth, mort au Calvaire et ressuscité au matin de Pâques, l'hommage de notre foi, de notre amour, de notre adoration, comme le gage de notre reconnaissance et de la fidélité que nous lui jurons, parce que nous croyons qu'il est vraiment le Fils éternel de Dieu. Ainsi soit-il.

II

LA RÉSURRECTION, GAGE DE NOTRE FOI ET DE NOTRE ESPÉRANCE

Mes frères,

La fête de Pâques est, de toutes les fêtes de l'année, celle à laquelle l'Eglise, dans sa liturgie, donne le premier rang, celle qu'elle tient à célébrer avec le plus de pompe, parce que cette fête nous rappelle un événement d'une importance capitale : la résurrection du Christ, notre Sauveur et Maître, événement qui sert de base à notre foi et à notre espérance chrétiennes.

L'Eglise, pendant les premiers siècles, consacrait même une semaine entière à la célébration de cette fête, pour en bien faire ressortir l'importance aux yeux des fidèles ; et si par la suite elle a jugé à propos d'en réduire la durée, en la limitant finalement au seul jour de Pâques, elle demande qu'on ne cesse pas néanmoins de la regarder comme la première fête de notre sainte religion, à cause de la lumière que la Résurrection de Jésus projette d'une façon éclatante sur sa personne et son œuvre.

I

Remarquez tout d'abord l'intérêt décisif que présente le fait de la résurrection comme preuve de la divinité du Christ.

Durant les trois années de sa vie publique, vous le savez, Notre-Seigneur avait déclaré en maintes occasions qu'il était le Fils de Dieu et Dieu lui-même comme son Père ; et les nombreux miracles qu'il opérait chaque jour dans ses courses évangéliques à travers la Palestine avaient précisément pour but de montrer la vérité de cette assertion. Pour la confirmer, il n'a pas voulu s'en tenir là, il a voulu ajouter à tous ces prodiges déjà bien suffisants celui de sa propre résurrection, en annonçant clairement, à plusieurs reprises, que le troisième jour après sa mort il sortirait du tombeau et reviendrait à la vie. C'était là annoncer une chose qui restera toujours au-dessus des forces humaines, une chose qui exige une puissance que seul possède le vrai Maître de la vie et de la mort, et l'accomplir était par le fait même mettre le dernier sceau au caractère divin de sa personne.

Or il a été fidèle à sa parole, il a réalisé ce qu'il avait annoncé, puisque le jour de Pâques, malgré l'énorme pierre qui fermait le sépulcre où son corps avait été enseveli, malgré les gardes qu'on avait placés autour du tombeau pour prévenir toute tentative d'enlèvement, notre Sauveur s'affranchit des liens de la mort pour se montrer plein de vie à ceux qui le pleuraient et n'espéraient plus le revoir.

Effectivement l'Evangile nous raconte comment Jésus daigna apparaître le jour de sa résurrection à Marie-Madeleine et aux saintes femmes qui étaient venues dès le matin avec des parfums et des aromates pour compléter l'embaumement du corps de leur bon maître et avaient été bien déçues de trouver la pierre du tombeau renversée, le sépulcre vide et un ange vêtu de blanc qui, assis sur la pierre, leur dit : « Ne craignez rien. Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Il n'est plus ici, il est ressuscité ! »

L'Evangile ajoute que le Sauveur daigna se montrer dans l'après-midi du même jour à deux de ses disciples qui se rendaient au bourg d'Emmaüs, puis, le soir, à ses apôtres qui étaient réunis au Cénacle en l'absence de Thomas, et réitérer huit jours après cette éloquente manifestation pour Thomas, qui avait été incrédule, mais qui dut confesser l'évidence et son repentir devant la vérité. Il nous dit enfin qu'après s'être montré de nouveau aux Apôtres en diverses circonstances avant de quitter la terre, il voulut bien, le jour de son Ascension, sur la Montagne des Oliviers, se faire voir à plus de cinq cents disciples, dont plusieurs n'ont pas craint de subir le martyre en témoignage d'un événement si important pour l'établissement du christianisme.

Du fait de la résurrection qui est, au point de vue historique, un fait incontestable, étant donnés les témoignages sur lesquels il s'appuie, que conclure ? C'est que le Christ Jésus est véritablement Fils de Dieu et Dieu lui-même, comme il l'a déclaré, car si un homme un saint, par communication de la puissance d'en-haut, peut bien faire des miracles et beaucoup de miracles, il n'appartiendra jamais qu'à Dieu seul de se ressusciter lui-même. Aussi, je le répète, en accomplissant ce prodige, le bon Maître a donné la preuve irréfragable de la divinité de sa personne.

II

Cette première conclusion en appelle une autre. Si, du fait que Jésus-Christ est ressuscité et s'est

ressuscité lui-même, après l'avoir annoncé, il résulte qu'il n'est pas seulement un homme, un homme éminent en sainteté, mais qu'il est Dieu, il résulte du même coup que sa religion mérite toute notre confiance, parce qu'elle vient de Dieu, et que, pour ce motif, nous devons alors en accepter sans la moindre hésitation tous les dogmes, en observer avec une humble soumission tous les préceptes. Il résulte de là pareillement que l'Eglise fondée par lui est divine et que, quand elle parle, enseigne ou commande, nous devons sans réplique nous incliner devant la parole et l'autorité de Dieu lui-même.

S. Paul ne dit-il pas dans une des Epîtres aux premiers chrétiens : « Si le Christ n'était pas ressuscité comme il l'avait annoncé, vaine serait notre prédication, vaine serait notre foi en lui, notre confiance en sa mission » ? C'est-à-dire : il ne serait en définitive qu'un imposteur, un faussaire, et en conséquence notre prédication basée sur sa parole serait sans valeur ; tout le système de la religion qu'il est venu établir sur la terre s'écroulerait comme un édifice sans fondement, il serait inutile d'y attacher du crédit. Mais puisqu'il est ressuscité, sorti vivant du tombeau, à son égard et à l'égard de son œuvre il n'y a plus d'hésitation possible. Nous avons la certitude qu'avec lui nous sommes avec Dieu, qu'avec lui, en d'autres termes, nous jouissons de la vérité, parce que sa parole est la parole de Dieu et la parole de Dieu ne trompe pas. Nous avons de la sorte la certitude qu'en adhérant docilement à la religion qu'il a établie, en témoignant une pleine soumission à l'Eglise qui a charge de prêcher sa doctrine et de commander en son nom, nous sommes dans la bonne voie, dans la voie qui nous préservera de l'enfer et nous conduira au ciel.

Voilà, m. f., les pensées que provoque, dans les âmes chrétiennes, la fête d'aujourd'hui, en nous rappelant le grand événement de la résurrection, événement qui ne sert pas seulement à affermir notre foi, mais qui fortifie en même temps notre espérance. Car, comme le fait encore remarquer l'Apôtre S. Paul, le Christ, dans sa nature humaine, est en toute réalité notre frère, notre frère aîné, et de même qu'il est ressuscité, de même il veut que nous ressuscitions à notre tour, pour nous grouper autour de lui et nous associer à sa gloire dans l'éternité bienheureuse.

* *

En face d'une perspective si consolante pour nos cœurs, notre devoir n'est-il pas de nous attacher de plus en plus au bon Maître pour nous appliquer, en l'imitant le plus possible, à nous sanctifier ? C'est tout à fait évident. Mais alors plaignons, oh ! plaignons sincèrement ceux qui n'ont pas la foi et qui ferment les yeux à la lumière, ceux qui s'obstinent à ne pas voir, à ne pas comprendre, et qui dans leur aveuglement hausseront volontiers les épaules à l'occasion devant notre manière de penser et d'agir qu'ils trouvent ridicule, parce qu'elle diffère essentiellement de la leur. Ces malheureux aveugles, nous ne pouvons que le constater avec tristesse, sont légion dans le monde, et vraiment rien n'est lamentable comme le spectacle de l'insouciance qu'ils affectent par rapport à Dieu, à leur âme et aux choses de l'éternité.

Ils ne s'occupent pas plus de Dieu que s'il n'existait pas : penser à lui, et admettre qu'il faut obéir à ses commandements, ne serait-ce pas trop gênant ? N'est-il pas beaucoup plus commode de vivre complètement à sa guise ? C'est précisément ce qu'ils font. Et, oubliant Dieu, ils oublient de la même façon leur âme dont il faudrait cependant assurer le salut, ils oublient l'éternité où la mort va bientôt les jeter et où ils auront à rendre un compte rigoureux de l'usage qu'ils ont fait de la vie. Quelle désillusion, quelle amertume ils éprouveront devant le Souverain Juge, quand, forcés d'ouvrir les yeux, ils comprendront combien ils se sont trompés durant leur passage sur la terre !

En ce qui nous regarde, m. f., remercions le divin Maître de ce que, par un effet miséricordieux de sa grâce, nous possédons la foi et l'espérance ; et encouragés par la pensée des joies qu'il nous promet pour plus tard, commençons, comme nous y invite le Mystère de la fête de Pâques, commençons, dis-je, par ressusciter spirituellement en nous arrachant dans toute la mesure possible, toujours sous l'influence de la grâce, à la tiédeur, autrement dit à cette torpeur qui empêche notre âme de se tenir en garde contre les embûches du démon, de résister au péché et de marcher comme il convient dans le chemin de la perfection.

Demandons, dans ce but, à notre bon Sauveur d'aviver en nous l'amour que nous devons avoir pour lui, de nous rendre généreux à son service, afin que nous ne reculions en aucune circonstance devant les actes de bonne volonté et les sacrifices qu'il est en droit d'attendre de ses amis, de ses vrais disciples. Ce faisant, après avoir chanté, au cours des années de notre vie terrestre, avec le monde catholique, l'*Alleluia* de Pâques, nous aurons l'assurance d'aller chanter au ciel, avec les anges et les saints, l'*Alleluia* éternel. Ainsi soit-il.

III

LA RÉSURRECTION SPIRITUELLE

Mes frères,

Les plus grandes solennités nous offrent aussi les plus grands enseignements, et dans les faits qu'elles nous rappellent Dieu veut que nous puisions une leçon : « *Res gesta,* dit S. Grégoire dans l'office de ce jour, *aliquid gerendum signat.* » Il serait long de suivre sur l'Evangile de Pâques les trop riches interprétations des docteurs sacrés, gerbe splendide que chacun voulut grossir à l'envi en l'honneur de Jésus triomphant. N'y prenons qu'un épi, qu'une pensée. C'est le grand Apôtre qui nous l'offre. Il parle de Jésus-Christ, il parle de sa résurrection, il en fait l'application

aux disciples du Ressuscité : « *Peccato mortuus est; quod autem vivit, vivit Deo.* Il est mort au péché; s'il vit, c'est pour Dieu. » Et vous aussi, mourez au péché et vivez pour Dieu en Jésus : *Ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo.* Mourir en Jésus pour ressusciter avec lui; ressusciter à la grâce pour ressusciter à la gloire, telle est la leçon que l'Evangile nous présente en ce jour.

O Jésus, c'est aujourd'hui votre Pâque, votre passage de la mort à la vie. Que nous aussi nous fassions la Pâque avec vous par une sainte communauté de vie.

I

C'était au lendemain du grand sabbat; l'aurore se levait à peine et déjà trois femmes sortaient de la Ville sainte : Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques, et Salomé s'en allaient au sépulcre pour embaumer Jésus. Elles avaient vu souffrir leur Maître sur la voie sanglante du Calvaire, elles l'avaient vu expirer sur la croix. Que n'eussent-elles pas donné pour le voir encore vivant, au milieu d'elles! Mais du moins elles allaient pour conserver sa dépouille sacrée et sauver son corps de la corruption. Quelle ferveur, quel zèle se traduisent dans toutes leurs actions! Le repos du sabbat les a seul retenues et de grand matin, à peine le soleil levé, elles courent au sépulcre où l'on a mis leur Maître.

Ames chrétiennes qu'attriste l'égarement d'un des vôtres, Monique pleurant votre Augustin, ne vous reconnaissez-vous pas dans les saintes femmes de l'Evangile? Vous avez vu succomber au milieu des tentations et des souffrances celui que vous aimez. N'avez-vous pas même désir de l'arracher à la mort, même empressement pour aller à son secours et le sauver de la corruption? Ah! ne tardez point! chaque minute le tient éloigné de vous, chaque retard le laisse languissant dans la nuit du tombeau. Levez-vous de suite, allez à lui dès l'aurore. Pour lui, faites monter au ciel le parfum des bonnes œuvres, et payez son rachat, payez ce parfum au prix de vos sacrifices et de votre ferveur, car les saintes femmes avaient acheté des parfums pour embaumer Jésus.

Et voilà qu'elles se disaient en chemin : « Qui nous ôtera la pierre de devant l'entrée du sépulcre? » Oui, il est des obstacles au retour du pécheur, il est des obstacles pour renoncer aux habitudes passées, il en est à toute conversion. Le démon fait peser sur nous son joug abominable. Le péché pèse sur nous, plus encore que la pierre du sépulcre. Une mauvaise habitude, une seconde nature nous retient collés à terre, séquestrés dans ce tombeau où notre âme souillée se corrompt de plus en plus; et conscients de notre faiblesse, je n'ose dire de notre lâcheté, nous nous écrions aussi : « *Quis revolvet lapidem?* » Quel poids, quel obstacle en ces mille penchants non combattus, en ces habitudes sensuelles, en ces attaches insensées, en ces faiblesses de tous les jours, en cette négligence à remplir les plus humbles devoirs, en ces condescendances en tout ce qui est caprice ou plaisir! Elle est vraiment d'une grandeur prodigieuse, cette pierre du sépulcre : *Erat quippe magnus valde.*

N'avez-vous donc pas remarqué la confiance des saintes femmes? Elles s'étaient dit : « Qui nous enlèvera cette pierre? » Elles n'avaient pu trouver de réponse. Néanmoins elles allaient. Marchez donc, vous aussi. Dieu attend vos premiers pas et déjà sa droite toute puissante est là pour vous soutenir et écarter tout obstacle. *Quis revolvet lapidem?* Mais ce sera Dieu, Dieu qui enverra son ange; ce sera Jésus lui-même, Jésus crucifié pour nous, mort pour nous, enseveli pour nous. *Quis revolvet nobis lapidem?* ont dit les saintes femmes; elles arrivent, elles regardent; la pierre était détournée. Pourquoi craindriez-vous, hommes de peu de foi? Cette pierre était fort grande!... et la puissance de Dieu n'était-elle donc pas plus grande encore?

Oui, vous craindrez, pécheur, il est des obstacles à votre renaissance. Il en était aussi à la résurrection de Jésus. Vivant, les Juifs ont décrété sa mort; mort, ils scellent son sépulcre, ils y mettent des gardes. Ah! le Prophète l'avait prédit et l'Eglise nous le rappelle dans le splendide office de ce jour : « *Astiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum.* Les rois de la terre se sont élevés et les princes ont conspiré contre le Seigneur et contre son Christ. » Mais Dieu devait triompher. Celui qui habite dans les cieux se moquera de leurs conseils, et le Christ restera son Fils pour l'éternité. David, qui chante la passion et le triomphe du Sauveur, a vu aussi les tribulations et la victoire de l'homme repentant. David prophète s'est rappelé les angoisses et les espérances de David coupable : « Seigneur, pourquoi se sont multipliés ceux qui me persécutent? Beaucoup se sont élevés contre moi. Beaucoup m'ont dit : En ton Dieu il n'y a pas de salut. Mais vous, Seigneur, vous êtes mon refuge et mon appui; j'ai crié vers vous et vous m'avez exaucé. » Ces paroles du prophète ne bravent-elles pas la pierre du sépulcre et ne vous inspirent-elles pas la confiance qui animait les saintes femmes? Confiance donc et en avant! David encore vous prêtera ses accents : « J'étais endormi, j'étais assoupi, et je suis réveillé. J'étais mort et je suis ressuscité, parce que le Seigneur a été mon appui. » Fort de cet appui, vous ne craindrez plus les milliers de démons qui vous assiègent. N'écoutant plus votre lâche faiblesse, vous ne tremblerez point devant cette terrible question : *Quis revolvet lapidem?*

Bientôt vos premiers efforts, vos premiers pas dans la vie de la confiance et de la générosité vont être récompensés. Poursuivez avec les saintes femmes votre chemin vers Jésus, vers la perfection. Confiants en Dieu, pénétrez jusque dans le sépulcre du Seigneur pour vous y dépouiller du vieil homme. Vous goûterez les mêmes consolations.

Elles voient en entrant un jeune homme, un ange assis à droite du sépulcre, non à gauche, pour marquer, dit S. Grégoire, que notre Rédempteur était passé de cette vie incorruptible à une glorieuse immortalité, pour vous dire, heureux repentant, que déjà votre vie coupable est oubliée et que vous aussi vous êtes passé à une vie toute sainte et toute pure. Le messager des cieux a revêtu une robe blanche : c'est là le signe de la joie ineffable que cause aux saints votre retour, puisqu'il est au ciel plus de joie pour un seul pécheur pénitent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Le Christ est ressuscité, les anges triomphent ; un pécheur ressuscite à la grâce, le ciel tressaille et se réjouit.

II

Les saintes femmes eurent peur de leur bonheur. Ne craignez point, dit l'ange. Vous cherchiez Jésus de Nazareth, vous l'avez cherché avec confiance et courage. Laissez craindre ceux qui ont hésité à se rapprocher des habitants des cieux ; qu'ils craignent, ces lâches retenus par leurs passions et leurs désirs charnels. Ceux-là ne verront les anges du Seigneur que comme les ministres de sa justice et les messagers de sa colère : qu'ils craignent. Vous, ne craignez pas. Ecoutez l'ange : « Vous cherchez Jésus de Nazareth, Jésus le crucifié. Il est ressuscité. »

Ah ! comprenez-vous, m. f., que c'est par la croix qu'il faut renaître à une autre vie, que pour suivre Jésus il faut se renoncer et prendre sa croix ? Au milieu du triomphe l'ange n'oublie pas comment ce triomphe a été préparé. Il fallut que le Christ s'humiliât pour qu'il pût être exalté. Il dut mourir pour revivre à la gloire. Mourons donc, m. f., mourons au péché : si le péché a tué notre âme, c'est qu'il la faisait vivre d'une vie trop charnelle. Il faut qu'à son tour elle meure aux choses d'ici-bas : *Existimate vos mortuos peccato, viventes autem Deo*. Il faut que notre cœur ne batte plus pour les plaisirs de la terre, que vos mains restent glacées en face d'une action coupable, en un mot, que nous mourions avec Jésus pour ressusciter avec lui. Une fois morts au monde et ressuscités avec Jésus, cherchez les choses d'en-haut, méprisez les choses terrestres, ayez le goût pour les choses célestes. Vous avez porté la ressemblance du Christ mort, vous porterez l'image du Christ ressuscité. Car la chair et le sang n'auront pas le royaume de Dieu et la corruption ne pourra posséder l'incorruptibilité. C'est là la sublime doctrine de l'Apôtre, et lui encore dira de nous comme du Sauveur : « Il est mort au péché, et s'il vit, c'est pour Dieu. »

L'ange peut dévoiler le grand mystère : « *Surrexit, non est hic.* » Le Christ est ressuscité. Il est mort sur la croix dans les tourments, dans les douleurs. Maintenant il règne. Dans un duel merveilleux, la vie a vaincu la mort. Il est ressuscité aussi, ce pécheur, il a retrouvé la vie de son âme dans un retour généreux à son Dieu. Vous le croyiez mort, il est plein de vie. Pourquoi cherchez-vous un vivant parmi les morts ?

Mais il ne suffit pas de n'être plus mort : il nous faut vivre de la vie de notre Maître : il nous faut Jésus lui-même. Les saintes femmes diront aux disciples de l'aller trouver en Galilée et c'est là qu'ils le verront. Ils obéiront. Obéissons aussi ; cherchons à nous rapprocher davantage de l'objet de nos désirs. Faisons oublier nos crimes au bon Maître par un redoublement d'amour. Madeleine aussi avait péché et il lui avait été beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé. Elle aimait encore, et voilà pourquoi, après le départ de ses compagnes, après le retour de Pierre et de Jean, elle errait encore autour du sépulcre à la recherche de son bien-aimé. Elle se lamente, elle pleure, elle cherche son Seigneur et ne sait où ils l'ont mis.

Oh ! notre Dieu, notre Père n'est pas loin de nous, il savoure avec délices nos aspirations vers lui. Il se cache, mais il nous a déjà fait sentir les premières douceurs de la réconciliation. Il a renversé la pierre du sépulcre, il a envoyé un ange nous donner la certitude de le revoir. Il vient lui-même voilé, il vient par sa grâce frapper à notre cœur, il vient sous les voiles eucharistiques, il vient comme autrefois pour Marie sous la forme du maître du jardin : « Pourquoi pleurez-vous ? Que cherchez-vous ? — Mon Maître, et je ne sais où ils l'ont mis. Ah ! si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, j'irai et je l'emporterai. » Et devant ce dernier élan d'amour, la dernière touche de la grâce aura transformé votre cœur : O mon Maître ! Je ne suis plus rien, puisque je suis mort au monde et le monde est mort pour moi, mais je suis tout à vous et je suis votre esclave. Je veux être mort à tout et n'avoir de vie que pour vous. Je veux vous aimer comme Madeleine repentante, je veux sans cesse jeter le même cri d'amour : Rabboni ! O mon Maître !

Le monde pourra ne pas croire à la possibilité de votre immense bonheur. Il est dit que Madeleine s'en alla raconter aux autres ce qui était arrivé. Ils pleuraient, ils se lamentaient, ils ne vivaient pas encore de la nouvelle vie infusée par le Christ et ils ne la crurent point. Le monde en proie à l'incrédulité, aux jouissances d'un réalisme grossier, aux pleurs qu'il n'a pas su éviter en s'élevant à des sphères plus hautes, le monde pourra ne vous point croire, mais vous avez Jésus pour votre perpétuel bonheur ; vous n'en jouissez pas encore comme plus tard par la vision béatifique, vous ne le toucherez pas parce qu'il n'est pas encore monté à son Père, c'est-à-dire parce qu'ici bas, sur cette terre, il ne joue pas encore le rôle de juge suprême et de rémunérateur des siens. Mais ce sera bien lui que vous posséderez dans la présence permanente en vous de la grâce sanctifiante, dans les lumières de son Esprit-Saint, dans l'adorable sacrement de nos autels. Vous annoncerez aux autres, comme Marie aux *frères* de Jé-

sus, qu'il monte vers son Père qui est notre Père, vers son Dieu qui est notre Dieu, pour s'y donner à nous sans réserve et sans voile, dans la plénitude de sa grandeur, pour notre éternelle béatitude. Ainsi soit-il.

IV

Pour la bénédiction des enfants

LA SOLLICITUDE DE L'ÉGLISE A LEUR ÉGARD

Mes frères,

A la vue de ces enfants qui se pressent dans notre église, les uns encore sur les bras d'une mère ou d'une grande sœur, les autres groupés à leurs places habituelles, ne vous semble-t-il pas que nous revivions, la turbulence mise à part, une scène de l'Evangile ? Comme jadis en Galilée, Notre-Seigneur est présent parmi nous, quoique invisible; autour de lui, une jeunesse avide de recevoir sa bénédiction ; et le bon Maître, tout en jugeant utile de ne pas se départir de l'immobilité et du silence du tabernacle, parle et agit par l'intermédiaire du ministre de l'Eglise. A son exemple, je voudrais vous exprimer toute la sollicitude de laquelle nous, prêtres, nous entourons ces chers enfants.

I

D'abord nous les *aimons*. Le premier motif en est leur innocence. Ceux d'entre eux qui n'ont pas le discernement nécessaire pour faire usage de leur liberté conservent encore leur robe baptismale indemne de toute souillure. Les autres, s'il leur a été impossible d'éviter totalement le péché, — ce qui est la condition de tout homme vivant en ce monde, à moins d'un privilège spécial, — ont été du moins jusqu'à ce jour à l'abri des assauts de violentes passions. Ils sont encore sous l'influence des bons exemples et des salutaires leçons qu'ils reçoivent dans leurs familles et au catéchisme. Il m'est donc permis de présumer qu'ils n'ont pas perdu l'état de grâce. Ainsi les âmes de tous ces petits reflètent l'image de Dieu comme un miroir très pur; Dieu les aime comme il s'aime lui-même, et nous l'imitons.

L'affection que nous leur portons est basée aussi sur l'espoir qu'ils représentent. En eux nous voyons les hommes faits de demain, ceux dont dépendront les destinées de la religion et de la patrie. Ce sont eux qui hériteront du fruit de nos sueurs, eux qui prendront notre place quand nos mains défaillantes seront impuissantes à s'acquitter de leur tâche, et peut-être réussiront-ils là où nous avons échoué. Nous voulons leur bien à cause des grands intérêts qui y sont attachés ; nous voulons leur bien pour qu'ils soient heureux plus tard en ce monde et surtout en l'autre et pour que leur bonheur rayonne autour d'eux.

II

Et précisément parce que nous voulons leur bien, nous sommes fermement résolus à *n'épargner aucun effort* pour le leur procurer. Dès que leur raison s'éveille, nous tenons à ce qu'ils fréquentent nos leçons de catéchisme, afin qu'ils y apprennent leurs prières, les premiers rudiments de la science religieuse et qu'ils entendent de bons conseils adaptés à leur âge. Les impressions reçues dans la jeunesse ne s'effacent jamais complètement : tôt ou tard elles revivent et font sentir leur influence. Vous voyez donc, m. f., l'importance d'une bonne orientation au seuil de la vie ; ne soyez donc pas surpris du souci que nous avons de la provoquer : grâce à elle nous pourrons ne jamais désespérer du retour d'un enfant prodigue, même après de longues années d'égarement.

Nous voudrions faire plus encore : assurer à l'enfant une école où la religion soit non seulement officiellement respectée, mais enseignée, où elle soit mise à la première place, où l'on s'efforce de créer des mentalités vraiment chrétiennes. Le Souverain Pontife nous rappelait récemment encore cet idéal : pour nous, Français, ce n'est, hélas ! qu'un idéal bien lointain ; mais je tiens à affirmer hautement que nos désirs ne seront aucunement satisfaits tant qu'il ne sera pas atteint.

Du moins essayons-nous d'y suppléer par nos œuvres post-scolaires, que nous multiplions suivant les besoins et les possibilités. Ce que nous recherchons, c'est que l'enfant persévère jusqu'à sa majorité ; dans ce but, nous nous efforçons jusqu'à ce moment de le préserver des périls extérieurs qui le menacent et de l'armer en vue des combats inévitables de la vie. Une fois ce résultat obtenu, nous envisageons son avenir avec moins de crainte.

Parents chrétiens, sachez bien que, dans cette tâche, nous ne pouvons réussir seuls. Votre concours nous est indispensable. Vos enfants sont auprès de vous durant de longues heures chaque jour ; votre action possède sur eux une efficacité supérieure à toute autre. Je vous demande donc votre aide. Et je suis sûr de l'obtenir à deux conditions : 1° si vous aimez vos enfants comme ils doivent être aimés ; 2° si par dessus tout vous mettez leur bien spirituel. C'est alors qu'on pourra dire d'eux : « *Talium est regnum Dei* », non seulement en droit, mais encore en fait. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 aprilis 1935.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA & Cie, Editeurs, 90, rue Bonaparte, PARIS (6e)
Chèques postaux : PARIS 45.89

Vient de paraître — SEIZIÈME EDITION (83e mille)

MANUEL DE LITURGIE et CÉRÉMONIAL
SELON LE RIT ROMAIN

par les PP. LE VAVASSEUR et J. HAEGY
de la Congrégation du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie
Ouvrage adopté par un grand nombre d'Evêques pour l'usage de leurs diocèses

SEIZIÈME ÉDITION, REVUE ET MISE A JOUR
par le P. L. STERCKY, prêtre de la même Congrégation

2 forts volumes petit in-8e avec planches . . . . 65 fr.

Ouvrages des mêmes auteurs précédemment parus :

Les Fonctions Pontificales selon le rit romain

ÉDITION REVUE ET MISE A JOUR

2 forts volumes in-16 de XII-463 et IV-448 pages . . . . 60 fr.

Professeur de liturgie dans les Scolasticats de sa Congrégation depuis 40 ans, le R. P. Stercky était bien qualifié pour revoir les Manuels de RR. Pères Le Vavasseur et Haegy. Ces nouvelles éditions du *Manuel de Liturgie* et des *Fonctions Pontificales* ont été mises en correspondance avec le Code de droit canonique, les nouvelles rubriques et les récentes décisions de la Congrégation des Rites.

En ce qui concerne les cérémonies proprement dites, le R. P. Stercky s'est efforcé de donner au texte plus de netteté et de concision ; son travail sera très utile non seulement aux maîtres des cérémonies des Chapitres des Cathédrales, mais encore à MM. les Curés et Aumôniers qui, recevant un Evêque, veulent le traiter selon sa dignité.

Extrait des Fonctions Pontificales :

CÉRÉMONIAL DE LA MESSE BASSE DE L'ÉVÊQUE

Une brochure in-16 : 1 fr. 50

Cérémonial de la Consécration des Eglises et des Autels, de la Bénédiction d'une première pierre, de la Bénédiction des Cimetières et des Cloches, par les PP. Le Vavasseur et Haegy. — *Septième édition revue et augmentée.* — 1 volume in-12 . . . . 10 fr.

Cérémonial de la Consécration des Evêques, par les PP. Le Vavasseur et Haegy. — *Cinquième édition revue et augmentée.* — 1 volume in-12 . . . . 4 fr. 50

Petit Cérémonial liturgique selon le rit romain, à l'usage des enfants de chœur, par l'abbé Georges Coolen. — *Septième mille.* — 1 volume in-18 raisin de 80 pages. . . . . 3 fr.

Manière de servir la sainte messe, par le P. Le Vavasseur. — Une broch. in-18 de 54 p. . . 0,90

Ouvrages de M. J. BLOUET, P. S. S.

SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE DE COUTANCES

Vient de paraître

Bienséances religieuses. « Pour l'honneur des religieuses. Pour le succès de leur apostolat. » 1 vol. in-16, 12 fr.

Théologie pastorale. Pour sauver les âmes. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Juteau-Duvigneaux). *11e mille.* — 1 vol. in-16, 25 fr.

Bienséances ecclésiastiques et pastorales. *Sixième édition.* 1 volume in-16 . . . . 12 fr.

La Sanctification des Enfants. *3e édition.* — 1 vol. in-16 de 139 p. . . . 7 fr. 50

LIBRAIRIE LECOFFRE

J. GABALDA & Cie, Editeurs, 90, rue Bonaparte, PARIS (6e)

Chèques postaux : PARIS 45-89

Ouvrages de M. l'Abbé FOUARD :

Les Origines de l'Eglise. 6 vol. in-8. . . 180 fr.

— Le même ouvrage, 6 volumes in-12 . . . . 96 fr.

La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Quinzième édition.* 2 vol in 8° de XXXII-518 et IV-555 pages, ornés de cartes et plans . . . . . . 60 fr

— Le même ouvrage. *Vingt neuvième édition* (69 à 71e mille). 2 vol. in-12 de XXX 469 et IV-500 p 32 fr.

Saint Pierre et les premières années du Christianisme. *Quatrième édition.* 1 volume in 8° de XXVII 515 pages, orné de cartes et plans . . . . . . 30 fr.

— Le même ouvrage *Quinzième édition.* (32e à 34e mille). 1 vol. in-12 de XXIV 507 pages . . 16 fr.

Saint Paul, ses Missions. *Quatrième édition.* 1 vol. in-8° de XVI-534 pages, orné de cartes et plans . . . . . 30 fr

— Le même ouvrage. *Seizième édition* (35e à 36e mille). 1 vol. in-12 de XVIII-486 pages . . . 16 fr.

Saint Paul, ses dernières années. 1 vol. in 8° de XIII 426 pages orné de cartes et plans 30 fr.

— Le même ouvrage *Douzième édition* (26e à 28e mille). 1 volume in 12 de XIII-426 pages, orné de cartes et plans . . . . 16 fr.

Saint Jean et la fin de l'âge apostolique. 1 vol. in-8° de XLIV-343 pages, avec un portrait de l'auteur . . . . 30 fr.

— Le même ouvrage *Neuvième édition.* (19e à 21e mille) 1 vol. in 12 de XLIV 344 pages . . . 16 fr.

Ouvrages de M. l'Abbé JACQUIER

Ancien Professeur aux Facultés Catholiques de Lyon

Histoire des Livres du Nouveau Testament. 4 volumes in-12. . . . . 60 fr.

On vend séparément :

— Tome Ier : **Les Epîtres de S. Paul,** 11e édition. 1 vol. in-12 de VI-493 p. 15 fr.

— Tome II : **Les Evangiles synoptiques.** 8e édit. 1 v. in-12 de IV-521 p. 15 fr.

— Tome III : **Les Actes des apôtres, les épîtres catholiques,** 6e éd. 1 vol. in-12 de IV-346 pages . . . . 15 fr.

— Tome IV : **Les Ecrits Johanniques,** 6e éd. 1 vol. in-12 de IV-424 pages. . 15 fr.

Le Nouveau Testament dans l'Eglise chrétienne. 2 v. in-12 20 fr.

On vend séparément :

— Tome Ier : **Préparation, formation et définition du Canon du Nouveau Testament,** 3e édition. 1 vol. in-12 de IV-450 pages . . . . . . 10 fr.

— Tome II : **Le Texte du Nouveau Testament,** 2e éd. 1 vol. in-12 de VI-535 pages . . . . . . 10 fr.

Dans la Collection des Etudes Bibliques :

Les Actes des Apôtres, *Introduction, texte grec, traduction et commentaire,* 2e éd. 1 v. in 8° raisin de CCCVIII-823 p. 120 fr.

MOIS DE MARIE, par Mgr DADOLLE. *8e mille.* — 1 vol. in-12 . . 10 fr.
Ce volume est particulièrement destiné aux prêtres pour la prédication.

Du Carmel à Sion. **MOIS DE MARIE,** avec réflexions, oraisons jaculatoires, pratiques, prière et exemple, par M. l'Abbé A. DARD. *6e mille.* — 1 vol. in-18 de XII-267 pages . . . . 4 fr.

LA SAINTE VIERGE, par R.-M. DE LA BROISE *18e édition.* 1 volume in-12. . . . . 9 fr.

AVIS Nous adresserons notre nouveau Catalogue complet, les prospectus de nos collections « Etudes bibliques, » « Les Saints, » « Les Moralistes chrétiens, » « Bibliothèque de l'Enseignement de l'Histoire ecclésiastique, » à tous les lecteurs de l'*Ami du Clergé* qui nous en feront la demande.
Nous nous chargeons de procurer tous les volumes publiés par nos confrères de France et de l'Etranger.

Supprimez l'intermédiaire et vous aurez la vie moins chère

CAFE TORRÉFIÉ *Extra supérieur*
Le postal 10 kilogs franco votre gare.... Fr. **157 fr. 50**
HENRI VINCENT, Importateur-Brûleur
à SALON-DE-PROVENCE (B.-du-Rhône).
Chèques Postaux c. c. N° 6109 Marseille — Maison spécialement recommandée.

VITRAUX D'ART
Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe).
Voir *Ami du Clergé*, n° du 28 mars, page 111.

CINÉMA Fournitures générales
E. STENGEL
Appareils — Tickets — Lampes — Charbons
Projection-fixe. Clichés 8½×10
11, rue du faubourg Saint-Martin. PARIS.

DUPLICATEUR SECAM, 48, rue Taitbout, PARIS. — Si vous avez déjà un duplicateur, il est de votre intérêt de consulter SECAM qui est à même de vous faire des offres intéressantes de reprise.
N'oubliez pas de consulter SECAM pour vos fournitures.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
GEORGES JANIN
Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.
Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.
12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)
ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE
Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

Si vous désirez équiper vos cloches **électriquement,**
une adresse :
SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - ING. CONSTR. - METZ
265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

CHAISES et PRIE-DIEU en tous genres.
Grande fabrique vendant directement au Clergé et aux œuvres paroissiales, envoie tarif illustré avec prix franco.
Ecrire : Emile CAPDEVIELLE, à Hagetmau (Landes).

Autels — Chaires
Fonts, etc.
Marbre — Pierre
Terre cuite
Bois.

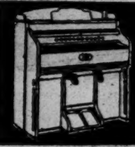
MARBRERIE RELIGIEUSE
F. D. MONNA
TOULOUSE : 23, Rue St-Etienne. Télép. 201.06
Succ. { BORDEAUX : 8, Rue St-James.
LOURDES : 124, Rue de la Grotte. Télép. 429

Manufacture de statues stuc, carton romain, terre cuite.
Sculpture : toutes matières.

LOURDES — VILLA SOULAGNET —
Maison recom. au Clergé. 22, Route de Pau, 5 m. Grotte.
Prix spéciaux pr groupes Confort

PÉTROLE - AIL - ESCARGOT
Les cures remarquables du DIABETE par le pétrole ; de l'ARTERIOSCLÉROSE par l'ail ; de la TUBERCULOSE par l'escargot, retiennent actuellement l'attention du corps médical. L'exposé de ces méthodes est adressé gratis par les Laboratoires des Phocéens, NICE (Alpes-Maritimes). Remise 30 % à MM. les Membres du Clergé.

COMBINÉS BARRAL
Pour la conservation parfaite des œufs pendant 1 an.
Prix : 11 fr. pour 500 œufs
Notice gratis sur demande
M. RIVIER, 8, Villa d'Alésia, PARIS 14e.



ETABLISSEMENTS
E.A. ROETHINGER
ORGUES-HARMONIUMS
STRASBOURG

DESCLÉE DE BROUWER & Cie PARIS

UN LIVRE QUI N'A D'ÉQUIVALENT NULLE PART

ROMÉE
OU
LE PÈLERIN MODERNE A ROME

par NOËLE MAURICE-DENIS et ROBERT BOULET
EPILOGUE de GEORGES GOYAU de l'Académie Française
23 plans schématiques — 25 illustrations — 1 vol. in-12 de 952 pages, relié toile . . . . 40 fr.
Ce guide très complet de la Rome chrétienne, qui peut être glissé dans la poche, est appelé à devenir le compagnon indispensable de tous les pèlerins qui vont à Rome.